

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 22.

MONTREAL, 8 NOVEMBRE 1890.

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 Cts.

## CE QUI RESTE DU BAL



A SUZANNE.

Dans un bal, emporté comme par la tourmente  
J'ai senti votre cœur battre tout près du mien....  
J'eus alors avec vous un banal entretien.  
Puis un autre vous prit, pour la danse suivante.

Vous aviez un sourire à tous sans variante,  
Fallait m'asseoir alors, dans le boudoir voisin,  
Loin du vol agressif des robes de satin  
Dont les plis vaporeux frolaient ma main tremblante.

ALFRED.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centims.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POISSIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 8 NOVEMBRE 1890.

## CHASSE-SPLEEN

L'éloge du phonographe n'est pas à faire ; il parle pour lui-même.

L'espérance est un clou planté le plus souvent dans une planche pourrie.

On ne peut pas tromper un mort facilement, même en lui donnant une fosse nouvelle.

Le coupable est toujours sa première victime : Il édicte sa peine en consommant le crime.

Les femmes, mes amis, c'est la règle commune, l'homme les aimera toutes, s'il n'en aime une.

Si les Anglais ont eu Milton, les Français ont eu Millevoic. Ils sont donc manche à Manche.

L'épicier qui annonce : Bon rhume à vendre, pourrait se guérir facilement en supprimant son e.

Comme pendant le déluge, Noé n'avait plus pour patrie qu'une arche de bois, c'est pour cela qu'il a pris le nom de *patriche*.

Noé a établi la première ménagerie, et quoi qu'il n'eût à craindre aucune concurrence, il n'a pas moins échoué au bout de quarante jours.

Le prospectus d'un pensionnat contient l'énormité suivante :

"Les élèves quittent, en toute saison, la classe à cinq heures."

Une patrouille de vigilants opérant dans un village du Sud, a suspendu (!) ses opérations pendant cinq minutes afin de laisser achever son cigare à la victime qu'ils allaient lyncher. Et on dit que le tabac ne prolonge pas l'existence !

En Chine, on condamne à cinq jours de prison tout homme qui s'emporte. Ça le calme. Nous connaissons des personnes qui risqueraient, si elles vivaient dans l'empire du milieu, de passer cinq jours par semaine à l'hôtel du mandarin Payette.

Prix du "Samedi" : Un abonnement gratuit est offert à celui de nos lecteurs qui pourra dire pourquoi les vaches couchées se lèvent en s'appuyant sur les pattes de derrière, alors que les chevaux se servent, dans le même mouvement, de leurs pattes de devant.

C'est triste d'être volé ; mais c'est encore plus triste de lire dans un journal que les voleurs ont pénétré dans votre logis pendant que vous et votre femme étiez au lit, et qu'après avoir visité la maison du haut en bas, ils sont partis sans rien emporter, n'ayant trouvé aucun objet de valeur.

Comme la langue française est remplie de bizarreries !

Un dentiste arrache par erreur, à un client, trois dents pas gâtées.

A la quatrième, il s'écrie victorieusement :

— Cette fois, c'est la bonne !

Et c'est vrai ; c'est la bonne, parce que c'est la mauvaise.

Chaque fois qu'une vache chasse une mouche avec sa queue, elle fait un effort capable de soulever un poids de 3 livres. Une seule vache perd ainsi par été une force égale à la mise en mouvement d'un poids de 5,000,000 livres. L'inventeur qui utilisera la force motrice des queues de vaches, aura sauvé le monde du danger que lui fait courir l'épuisement des mines de charbon.

## C'EST DE NAISSANCE

Maitre d'école. — Votre fils est un bon élève, mais il hésite beaucoup en écrivant.

Maman. — Pauvre enfant, ce n'est pas de sa faute, il est bête de naissance.

## PAR PROCURATION

Jeannette (la cuisinière). — Madame, je serais bien heureuse si vous vouliez me rendre un petit service.

Madame (cherchant toujours les bonnes grâces de sa "générale"). — Avec plaisir, Jeannette ; que voulez-vous ?

Jeannette. — C'est que je n'ose à peine...

Madame. — Je ne puis pourtant vous obliger sans savoir ce que vous voulez.

Jeannette. — Je vais vous le dire, alors. Mon cavalier m'attend à la porte de la cour, et j'ai pensé que vous seriez assez bonne pour aller lui tenir compagnie pendant que j'irai en haut faire un brin de toilette.

## CONTRASTE INEXPLICABLE

LA MÊME EXPRESSION :

En poésie

En prose



I

II

— Donnez-moi les ailes de la colombe....!

— Donnez-moi une aile de poulet....!

## MOTS D'ENFANTS

A l'école.

Le pédagogue qui est des plus retors exige de ses élèves la perfection.

Le petit garçon fait sa règle et la montre au maître, qui y constate une erreur de trois centims.

— Vas-t-en à ta place, s'écrie le maître en colère et tâche de me la faire correctement.

— Pardon, lui dit le bambin, en tirant trois sous de sa poche, je préfère payer la différence.

A une école de village.

Le professeur. — Maintenant, mes petits amis, que chacun de vous prépare une phrase, que vous mettrez ensuite à l'impératif.

Un élève. — Le cheval tire la voiture.

Le professeur. — Très bien ; à l'impératif maintenant.

L'élève. — Marche donc, cocotte.

Professeur (en classe de grammaire). — Quelle est donc cette courte phrase qui rapproche si bien le temps et l'argent ?

Tommy (sur un des arrière bancs). — Je le sais.

Le professeur. — Eh bien, mon gros, qu'elle est-elle ?

Tommy. — Dix jours ou dix piastres.

Maman. — Le bon Dieu va être fâché contre toi si tu ne fais pas ta prière.

Suzanne (3 ans). — Ah ! non p'tite mère.

Maman. — Comment, non ! Comment le sais-tu ?

Suzanne. — Parce que je le lui ai demandé hier soir, et il m'a dit : "Ça fait rien Suzanne."

Louise. — Maman, quand il y a deux bébés ce sont des bessous ; quand il y en a trois est-ce qu'on dit comme en anglais triplets ; et quand il y en a quatre ce sont...

Louis (9 ans). — Des quadrupèdes, grosse bête.

A table.

Jean (7 ans). — M. Pompeux, ça me ferait plaisir si vous vouliez refroidir ma soupe.

Grande sœur. — Jean, qu'est-ce que ça veut dire ?

Jean. — Biens, c'est toi qui a dit hier que monsieur Pompeux n'avait que du vent. S'il en a tant que ça, ça ne doit pas le gêner de souffler sur ma soupe.

Papa. — Paul, si tu continues à taquiner ta sœur, je vais t'enfermer dans le poulailler.

Paul (4 ans). — Ça m'est bien égal, mais je te promet que je ne ferai pas d'œufs, ma !

Alphonse. — Dis, maman ?

Maman. — Qu'est-ce que tu veux ?

Alphonse. — Quand les cannibales mangent un missionnaire, est-ce qu'ils gardent sa pomme d'Adam pour le dessert ?

## PREUVE DE NOBLESSE

Bellamorce (pêcheur). — Parler des Bourbons ! Belle lurette, moi j'appartiens à une famille qui remonte plus haut que le déluge.

Bonhomme (cultivateur). — Tiens ! je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait un Bellamorce dans l'arche de Noé.

Bellamorce (dédainusement). — L'arche de Noé ! est-ce que, depuis que le monde est monde les Bellamorce n'ont pas toujours eu leurs propres yachts ?

## RÉPARATIONS NÉCESSAIRES

Madame. — Marie, qu'est-ce que vous faites avec le réveille matin, sous votre bras ?

Marie (cuisinière nouvellement en place). — Je vais porter cette horloge chez l'horloger pour qu'il l'arrange. Elle a quelque chose de cassé. Tous les matins à six heures elle se met à faire un vacarme tel que ça me réveille du coup. Sûrement elle est malade.

## UN CIGARE D'AMI



Alfred. — Franchement, les cigares ont coutume d'être meilleur que cela.

Charles. — Tiens ! Il vient de la boîte que tu m'as donnée pour notre dernier pari.

## REVEILLE-MATIN SILENCIEUX

Pattenlong fait le tour de son comté en vélocipède. Arrivé à 8 heures du soir, un vendredi, jour de marché, à P..., il trouve l'hôtel plein, et va loger chez une bonne vieille dame. Pattenlong, qui est presque complètement sourd, donne ordre qu'on l'éveille le lendemain matin à 7 heures ; mais quel n'est pas son étonnement lorsqu'en s'étirant, vers huit heures du matin, il aperçoit un papier glissé sous la porte et contenant ces mots : " Monsieur, il est sept heures." La servante avait pensé que c'était préférable pour un sourd.

## LA MOUSTACHE FANTÔME

C'était l'autre jour au Théâtre-Royal. Le jeune homme se tenait la tête penchée sur l'épaule droite ; pause due au défaut de proportions qui existaient dans ses moustaches. A droite, il comptait onze poils, alors qu'à gauche il n'y en avait que sept.

L'artiste en scène fit pâmer la salle en faisant le récit de la rencontre de sa première barbe et d'un barbier.

Le jeune homme se pencha vers sa belle et lui murmura :

— C'est la vie réelle, je puis vous l'assurer.

— Qu'en savez-vous ? demanda la jeune demoiselle.

— Comment je le sais ? mais par expérience ; ça m'est arrivé, lorsque je me suis fait raser la première fois.

— Quand était-ce donc ?

— Oh ! avant que je me laissasse pousser mes moustaches.

— Vos moustaches ? ajouta l'ingénue avec surprise.

— Les moustaches de qui croyez-vous que ce soit ? et il devint rouge comme une pivoine.

— Voyons, Charles, je ne vous ai jamais vu de moustaches ; voulez-vous parler de...

— Peu importe ce dont je veux parler.

Et le jeune homme resta sombre tout le reste de la soirée, quoique la pièce fut des plus amusantes. Il reconduisit la jeune fille chez elle, mais le dimanche suivant il alla en chercher une autre.

## UNE RECLAME JAPONAISE

L'annonce suivante publiée dans un journal de Tokio, par un libraire, prouve que les Japonais n'ont, en fait de réclames, rien à apprendre des américains :

Les avantages de notre établissement sont :  
1o Nos prix sont aussi avantageux qu'une loterie.

2o Nos livres sont aussi élégants qu'une cantatrice.

3o Nos impressions sont claires comme le cristal.

4o Notre papier est aussi résistant qu'une peau d'éléphant.

5o Nos clients sont traités avec la politesse qu'on pourrait leur témoigner sur des lignes de bateau se faisant concurrence.

6o Nos livres sont aussi nombreux que ceux qu'on trouve dans la bibliothèque formée de volumes empruntés aux amis.

7o Les ordres sont expédiés avec la rapidité d'un boulet de canon.

8o Les paquets sont faits avec les soins qu'une femme aimante donne à son mari.

9o Les jeunes gens qui nous visitent souvent, se corrigent de leurs défauts et deviennent des hommes capables.

10o La langue humaine n'a pas assez de mots pour exprimer les nombreux avantages que nous accordons à nos clients.

## UN ROYAUME OU LE MONDE EST A L'ENVERS.

## COUTUMES JAPONAISES.

Les Japonais sont les champions par excellence du contre-sens et de la vie à rebours.

Les livres japonais commencent par la fin, le mot "fin" se rencontrant à la première page. Les remarques, qui s'impriment d'ordinaire au bas de la page, le sont en tête et les marques que le lecteur met pour indiquer l'endroit où il en est rendu dans sa lecture, se mettent au bas de la page.

Les hommes se mettent gais avec le vin, non après, mais avant le repas, et les bonbons sont servis avant les plats de résistance.

Un japonais monte toujours à cheval du côté droit, et, toutes les parties du harnais s'attachent de ce côté, sur lequel penche aussi la crinière du cheval. Lorsque le cheval est ramené à l'écurie, sa tête est tournée au dehors et il mange dans une cuve, placée à la porte.

Les chaloupes sont tirées sur la grève la poupe en avant.

Les japonais ne diront pas le nord-est, ni le sud-est, mais bien l'est-nord et l'est-sud.

Les femmes japonaises ne portent pas leurs enfants dans les bras, mais sur le dos.

Leurs lettres sont adressées tout différemment des nôtres. Le nom vient en dernier lieu, le pays et la ville se mettent en tête ; ainsi, ils écriront :

Canada,

Montréal,

Lalulippe, Alfred.

Les clefs japonaises tournent à gauche et non à droite. Les charpentiers japonais scienc et polisent le bois en sens inverse de nous, d'en dehors en dedans. Dans la tenue des livres, les chiffres viennent en premier lieu, puis suit l'article correspondant.

Le comble de la politesse exige chez ce peuple d'ôter ses chaussures, non sa coiffure.

Les jeunes filles japonaises sont instinctivement portées à coudre leurs dentelles et broderies à l'envers.

## QUELQUES EXPRESSIONS ANGLAISES

Le choix de quelques expressions françaises, abâtardées, vous donnera une idée de la manière dont on vulgarise les mots.

L'origine du mot anglais "Quandary" est en toute probabilité "qu'en dirai-je ?" celle de "Kickshaws" est "quelque chose." Le mot "Curmudgeon" vient de "cœur méchant." "I don't know any thing about it" semble être passé au saxon de l'expression française "je n'en sais rien."

Les mots vulgaires, necessitated, sitivated, debilitated, deteriorated, etc., doivent leur origine à la manière que les saxons prononçaient les mots latins correspondants.

## SUPERSTITION À PROPOS D'OISEAUX

On attribue au hibou une sagesse surnaturelle.

La malchance semble s'attacher à ceux qui portent des plumes de paon.

Les Hindous considèrent le cri de la corneille, trois fois répété, comme un avertissement certain de la mort.

Les Mahométants disent que l'homme qui mange du hibou, devient l'esclave de sa femme.

La corneille, solennelle, grave et sombre, semble deviner le malheur qui arrive à l'homme.

Le cri du paon, sous une fenêtre, annonce la mort d'un des membres de la famille. Les gens des pays de l'est ont une prédilection marquée pour le hibou blanc. Sa présence attire la prospérité.

Les Montagnards de l'ouest de la Virginie savent que des visiteurs approchent, si le coq chante devant la porte.

Les vieilles bonnes femmes racontent que les oies annoncent chaque heure de la nuit et qu'un oiseau qui se réfugie dans une maison, est un signe certain de mortalité.

C'est un article de foi chez les mahométants que les portes de la cité céleste sont gardées par un paon et un serpent pour avertir de l'approche du danger.

On dit que si une personne, atteinte de la jaunisse, est assez heureuse pour se faire regarder par le Lorient, ou aigle doré, elle en guérit, mais l'oiseau meurt.

Dans le nord de l'Allemagne et des pays bas, la cigogne est tenue en haute estime, car les paysans sont persuadés que là où couve cet oiseau, il ne peut y avoir d'incendies.

Tous les oiseaux de mer sont sous la protection des matelots ; ils considèrent leur présence autour d'un vaisseau comme d'un heureux augure, mais le plus aimé de tous c'est l'Albatros.

## UN HOMME QUI VOIT DE LOIN



Elle. — Ah ! bah ! — Tu pars pour la chasse à la perdrix et tu me rapportes une corneille !

Lui. — Vois-tu, je me suis dit comme cela : "Voilà la mère de ma femme qui va mourir. Rien n'irait si bien au chapeau de ma bobonne qu'une aile de corbeau."

## NOS CHÉRIS



*La petite Marie.*—Les petites filles doivent faire semblant de bien aimer les vieux messieurs, n'est-ce pas, oncle Henri, quand même qu'ils sont laids ?

*Oncle Henri.*—Sans doute, ma chère.

*La petite Marie.*—Ça fait que, comme cela, maman aura bien plus de chance d'hériter de vous, hein, oncle Henri ?

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

LE COIN DE "JOE"

*Mlle X, (45 ans, voulant cacher son âge par un gracieux sourire).*—Voyons, Arthur, combien d'années me donnerais-tu ?

*Arthur, (enfant de six ans).*—Je ne saurais vous en donner ma tante... vous en avez déjà trop !...

\*\*

Entre chasseurs marseillais :

Moi, mon cher, je tue absolument tout ce qui passe à portée de mon fusil.

—Et moi donc ! Je tue tout ce qui n'y passe pas.

—!...

\*\*

—Madame, vous avez perdu un enfant ces jours derniers ; de quelle maladie est-il mort ?

—Eh ! bien le docteur m'a dit que c'était d'une bronchite populaire...

\*\*

—Dis donc, papa, est-ce que Cicéron c'était un député ?...

—Non, mon petit Jonny... Mais pourquoi cette question ?

—C'est que mon parrain disait, ce matin, que Cicéron et toi, ça faisait deux !

\*\*

*La femme.*—Je ne comprends pas comment tu peux dire que M. Beaucol a une manière efféminée de parler. Sa voix a un timbre très puissant.

*Le mari.*—Je veux dire par manière efféminée de parler, ma chère, qu'il parle tout le temps sans arrêter.

\*\*

Au pays de la bohème :

—Je mets mon soulier dans la cheminée.

—Allons donc !

—Oui. On ne sait pas ce qui peut arriver.

*Le lendemain au réveil.*

—As-tu repris ton soulier ?

—Oui.

—Et qu'est-ce que tu y as trouvé ?

—Un trou...

\*\*

## NOS CHÉRIS



UN PETIT PUIS DE SCIENCE

*Madame Beau Hall.*—Allons, les enfants ; combien ça fait-il de fois que je vous ai défendu de toucher aux fleurs ?

*Toum.*—Nous sommes à étudier l'histoire sainte, maman. Grand papa fait le jardin de Babylone.

JOE.

II

## UN PEU POUR RIRE

A la campagne.

*La petite Suzon* apporte à son curé un superbe morceau de beurre couvert de capricieuses arabesques.

—Avec quoi donc ta maman fait-elle ces jolis dessins là, ma petite fille !

—Ah ! monsieur le curé, c'est avec not' peigne...

\*\*

Bidou prend sa leçon de latin :

—Quel cas gouverne la préposition : *post* ?

—Le datif, m'sieu.

—Mais non ; je vous ai déjà dit : l'accusatif.

—Mais alors pourquoi dit-on : la poste *aux* lettres ?

\*\*

Siège d'orchestre au théâtre Royal :

—Tu vois, au balcon, ce gros homme qui t-sourit !... il a vraiment une figure très franche.

—Parfaitement... C'est mon propriétaire. Il a l'air bête... et il l'est.

\*\*

Quelques pensées comme intermède :

—Aussi sûr qu'on soit de ce qu'on avance, il n'y aura jamais que la moitié du certain qui sera vraie.

—L'honneur vit de son ridicule.

—Le plus morne exil, c'est l'esprit.

—Le vent qui éteint l'allumette déchaîne le brassier.

—Le bonheur est ennuyeux.

—Le malheur d'autrui ne nous paraît jamais tout à fait inmérité.

## DE L'EAU EN ABONDANCE



*Madame Martinbeau.*—Qu'est-ce que tu veux, Joseph ?

*Joseph.*—Maman m'envoie vous demander si vous voulez lui prêter votre cuvette, votre planche à frotter, et du savon pour son lavage. Elle dit qu'elle a tout le restant.

## PERIODE INDEFINIE

*Mademoiselle X.*—Voyons, docteur, dans votre opinion, quelle est la plus longue période pendant laquelle le genre humain conserve toute sa force ?

*Docteur.*—Ça varie ; ainsi, je serais tenté de croire que chez les femmes, cette période se trouve de vingt-neuf à trente ans. Je sais, par exemple, quant à ma femme, qu'elle était si vigoureuse à vingt-neuf ans, que ça lui a pris dix ans pour avoir trente ans. Oh ! elle a lutté, je vous prie de le croire.

## UN SECRET

*Harpagon.*—Oh ! moi, mes moyens ne me permettent pas un luxe pareil et je ne vais jamais au restaurant que quand je suis surpris par la pluie.

*Smith.*—Et pourquoi ?

*Harpagon.*—Parce qu'on est sûr d'y trouver des parapluie dans tous les coins.

UN DÉTECTIVE MALCHANCEUX



*Chef de police.* Pourquoi n'êtes-vous pas venu me faire rapport à 11 heures, comme je vous l'avais dit? Voilà qu'il est minuit.  
*Le détective.* Je n'avais pas l'heure. Les animaux de filous que j'épiais m'ont volé ma montre.

SON PREMIER SOUHAIT

*Elle (fiancée d'hier).*—Oh! Arthur, si vous voulez me rendre bien heureuse, achetez-moi un anneau de fiançailles, gros, très gros; les minces, ça ne se voit pas sous le gant.

LES EFFETS DE LA CONCURRENCE A LA STATION DE VOITURES DE LA PLACE D'ARMES

*Voyageur.*—Combien me prendrez-vous pour aller à la Montagne?  
*1er cocher.*—Deux piastres, ce n'est pas de trop.  
*Voyageur.*—C'est exorbitant, au contraire, je pense qu'une piastre et demie serait très raisonnable.  
*2e cocher.*—Je vous conduirai pour une piastre trois quarts.  
 Les deux cochers se querellent.  
*3e cocher, (intervenant).*—Qu'est-ce qu'ils ont à se quereller?  
*Voyageur.*—L'un me demande une piastre un quart pour me mener à la montagne, et l'autre m'a offert de me conduire pour une piastre.  
*3e cocher.*—Je vais vous conduire pour une piastre moi, montez vite.

LEÇON D'ETIQUETTE



“Le bon goût et l'esprit de la maîtresse de maison se révèlent dans le soin qu'elle prend de bien assortir les couples pour le dîner.” (EXTRAITS de *La Politesse et le Savoir-Vivre*).

LE PROBLÈME DE LA VIE

Quelle est la fin de tout? la vie, ou bien la tombe?  
 Est-ce l'onde où l'on flotte? Est-ce l'ombre où l'on tombe?  
 De tant de pas croisés quel est le but lointain?  
 Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin?  
 Sommes-nous ici-bas, dans nos maux, dans nos joies,  
 Des rois prédestinés ou de fatales proies?  
 O Seigneur, dites-nous, dites-nous, à Dieu fort,  
 Si vous n'avez créé l'homme que pour le sort?  
 Si déjà le calvaire est caché dans la crèche?  
 Et si les nids soyeux dorés par l'aube fraîche,  
 Où la plume naissante écloit parmi des fleurs,  
 Sont faits pour les oiseaux ou pour les oiseleurs?

Victor Hugo.

QUESTION D'INSTRUMENT

Au restaurant:  
*Client (au gérant).*—Regardez donc ce *beef-steak*; il est tellement dur, qu'il n'est pas coupable.  
*Gérant.*—Pauvre innocent de steak! Garçon, changez le couteau de monsieur.

C'EST PROBABLE

*Madame.*—Minna, qu'est-ce que c'est que cet homme de police qui est dans votre cuisine?  
*Minna.*—C'est mon frère, madame.  
*Madame.*—Mais, Manon, qui était ici, à votre place, la semaine dernière, disait également que c'était son frère.  
*Minna.*—Alors, madame... c'était probablement ma sœur.

PINCÉE DE CONSEILS

ANESTHÉTIQUE CURIEUX

Un anesthétique curieux, employé chez les chinois, vient d'être mis au jour.  
 On place dans un bocal, rempli de farine une grenouille que l'on irrite en la piquant. Dans ces conditions, elle émet un liquide qui forme une pâte avec la farine. Cette pâte, dissoute dans l'eau, a des qualités anesthésiques des plus prononcées.  
 Si on plonge un doigt dans ce liquide pendant quelques minutes, on peut le couper jusqu'à l'os sans ressentir la moindre douleur.

PÂTÉ DE FOIE GRAS

Voici une recette délicieuse que nous conseillons à nos lecteurs. C'est le pâté de foie gras mis à la portée de tous pour une bagatelle. Si l'on prend la peine d'y ajouter des truffes, on en fait un plat des plus fins.  
 Prendre le dur d'un foie de veau pesant d'une livre et demie à deux livres, le piler bien fin en ayant soin d'enlever toutes les petites peaux. Prendre ensuite une livre de lard salé bien gras, en enlever tout le maigre et le piler bien fin. Ajouter deux oignons aussi bien pilés; une gousse d'ail pilée, une pincée de persil, une pincée de sauge, une pincée de thym et une tomate et mêler le tout avec soin. Ensuite, mettre du sel de céleri, du poivre et du sel; épicer bien fort. Ajouter deux verres de sherry, un œuf bien battu, et mêler le tout.

On peut à volonté y ajouter des truffes.

Manière de le faire cuire

Prendre un morceau de lard salé bien gras, le couper par tranches bien minces et en garnir parfaitement le tour et le fond d'un moule et ensuite verser toute la préparation dans le moule. Recouvrir le moule avec des tranches de lard. Passer entre toutes les tranches de lard 4 à 6 feuilles de laurier (lesquelles doivent dépasser au dehors afin qu'on puisse les enlever plus facilement après la cuisson). Faire cuire au four (dans le fourneau) pendant trois heures.  
 Retirer du four et le laisser huit heures sans le découvrir; enlever les feuilles de laurier et le lard et le sortir du moule. Mettre le même lard en graisse pour en envelopper le pâté.

MUSICIEN AUTOMATE



Mettez cinq centins dans le trou et la machine ira jouer chez le voisin.

DEUX AUGURES

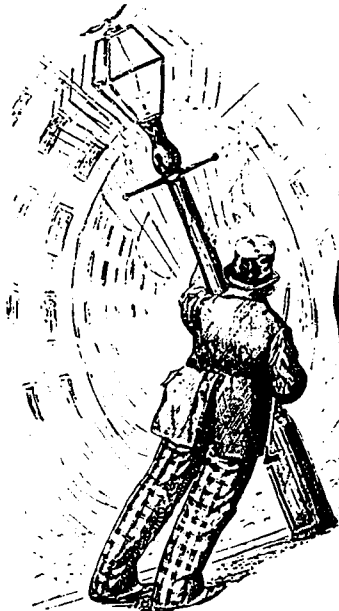
*1ère Veuve.*—Votre futur mari est riche, sans aucun doute, ma chère, mais il a tué sa première femme.  
*2e Veuve.*—Ça ne m'effraie pas, j'ai tué mon premier mari.

UNE DISTINCTION

Infusion et décoction

Jeanne, votre thé est amer, et beaucoup trop fort. Comment donc l'avez-vous fait?  
 —Madame, je ne l'ai pas fait bouillir plus de cinq minutes.  
 —Malheureuse! Vous avez fait une *décoction*; c'est une *infusion* qu'il fallait faire.  
 —Jeanne, mon gargarisme de guimauve et de tête de pavot ne sent absolument rien. Comment voulez-vous qu'il guérisse mon mal de gorge?  
 —Madame, l'eau était bien bouillante pourtant lorsque je l'ai jetée sur la guimauve.  
 —Malheureuse! Vous avez fait une *infusion*; c'est une *décoction*, qu'il fallait faire.  
 En général on fait une *infusion* pour les fleurs ou les feuilles, c'est-à-dire qu'on jette de l'eau bouillante dessus, et l'on fait une *décoction* pour les graines, tiges ou racines, c'est-à-dire qu'on les fait bouillir.

UN RUDE MARCHEUR



Jl'phenchais pas, (hic), j'havais fait tant d'chemin qu'ca. V'la d'l'eux heures (hic) que c'ha passe, et ma m'ère, maison n'hest pas enchoire arrivée. Cristi j'mharche vite!

## OTE-TOI DE LA QUE JE M'Y METTE

(A LA SALLE D'ATTENTE DU CHEMIN DE FER.)



I  
Voyageur trouvant le feu de grille monopolisé  
par un seul monsieur faisant écran.—Attends un  
peu, mon bonhomme.

II  
(Reentrant soudainement). —Voilà le train !

III  
Fausse nouvelle ; mais le monsieur au monopole  
a fait une grosse perte.

## POUR LE JOUR DES MORTS

A EUGÈNE VTE H.

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète :  
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête  
De son doigt souverain,  
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,  
D'y mettre le génie, et de sceller ce vase  
Avec un seau d'airain ;

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère !  
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire,  
Et souffla sur ton front,  
Et comme une nacelle errante et d'eau remplie,  
Fit rouler ton esprit à travers la folie,  
Cet océan sans fond ;

Puisqu'il voulut ta chute, et que la mort glacée,  
Seule, te fit revivre en rouvrant ta pensée  
Pour un autre horizon ;  
Puisque Dieu, t'enfermant dans la cage charnelle,  
Pauvre aigle, te donna l'aile et non la prunelle,  
L'âme et non la raison ;

Tu pars du moins, mon frère avec ta robe blanche !  
Tu retournes à Dieu comme l'eau qui s'épanche  
Par son poids naturel !  
Tu retournes à Dieu, tête de candeur pleine,  
Comme y va la lumière, et comme y va l'haléine  
Qui des fleurs monte au ciel !

Tu n'as rien dit de mal, tu n'as rien fait d'étrange.  
Comme une vierge meurt, comme s'envole un ange,  
Jeune homme, tu t'en vas !  
Rien n'a souillé ta min ni ton cœur ; dans ce monde  
Où chacun court, se hâte, et forge, et erie, et gronde,  
A peine tu rêvas !

Comme le diamant, quand le feu le vient prendre,  
Disparaît tout entier, et sans laisser de cendre,  
Au regard ébloui,  
Comme un rayon s'enfuit sans rien jeter de sombre,  
Sur la terre après toi tu n'as pas laissé d'ombre,  
Esprit évanoui !

Doux et blond compagnon de toute mon enfance,  
Oh ! dis-moi, maintenant, frère marqué d'avance  
Pour un morne avenir,  
Maintenant que la mort a rallumé ta flamme,  
Maintenant que la mort a réveillé ton âme,  
Tu dois te souvenir !

Tu dois te souvenir de nos jeunes années !  
Quand les flots transparents de nos deux destinées  
Se côtoyaient encor,  
Lorsque Napoléon flamboyait comme un phare,  
Et qu'enfants nous prêtions l'oreille à sa fanfare  
Comme une meute au cor !

Tu dois te souvenir des vertes Feuillantines,  
Et de la grande allée où nos voix enfantines,  
Nos purs gazouillements,  
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,  
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,  
Tant d'échos si charmants !

O temps ! jours radieux ! aube trop tôt ravie !  
Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie  
Tout au commencement ?  
Nous naissons ! on eût dit que le vieux monastère  
Pour nous voir rayonner ouvrait avec mystère  
Son doux regard dormant.

T'en souviens-tu, mon frère ? après l'heure d'étude,  
Oh ! comme nous courions dans cette solitude !  
Sous les arbres blottis,

Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,  
L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,  
Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effarées,  
Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées :  
Le soir nous étions las :  
Nous revenions, jouant avec tout ce qui joue,  
Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue  
Par notre mère, hélas !

Elle grondait :—Voyez ! comme ils sont faits ! ces  
[hommes !]  
Les monstres ! ils auront cueilli toutes nos pommes.  
Pourtant nous les aimons,  
Madame, les garçons sont le souci des mères,  
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres  
Comme font les démons !

Puis un même sommeil, nous berçant comme un hôte,  
Tous deux au même lit nous couchait côte à côte :  
Puis un même réveil.  
Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,  
Le même pain faisait rire à la même table  
Notre appétit vermeil !

Et nos recommencions nos jeux, cueillant par gerbe  
Les fleurs, tous les bouquets qui rejoignent l'herbe,  
Le lis à Dieu pareil,  
Surtout ces fleurs de flamme et d'or qu'on voit, si belles,  
Luire à terre en avril comme des étincelles  
Qui tombent du soleil !

On nous voyait tous deux, gaité de la famille,  
Le front épanoui, courir sous la charnille,  
L'œil de joie enflammé...—  
Hélas ! hélas ! quel deuil pour ma tête orpheline !  
Tu vas donc désormais dormir sur la colline,  
Mon pauvre bien-aimé !

Tu vas dormir là-haut sur la colline verte,  
Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte,  
A le ciel pour plafond ;  
Tu vas dormir, poussièrre, au fond d'un lit d'argile ;  
Et moi je resterai parmi ceux de la ville  
Qui parlent et qui vont !

Et moi je vais rester, souffrir, agir et vivre ;  
Voir mon nom se grossir dans les bouches de cuivre  
De la célébrité ;  
Et cacher, comme à Sparte, en riant quand on entre,  
Le renard envieux qui me ronge le ventre,  
Sous ma robe abrité !

Je vais reprendre, hélas ! mon œuvre commencée,  
Rendre ma barque frêle à l'onde courroucée,  
Lutter contre le sort ;  
Enviant souvent ceux qui dorment sans murmure,  
Comme un doux nid couvé pour la maison future,  
Sous l'aile de la mort !

J'ai d'austères plaisirs. Comme un prêtre à l'église,  
Je rêve à l'art qui charme, à l'art qui civilise,  
Qui change l'homme un peu ;  
Et qui, comme un semeur qui jette au loin sa graine,  
En semant la nature à travers l'âme humaine,  
Y fera germer Dieu !

Quand le peuple au théâtre écoute ma pensée,  
J'y cours, et là, courbé vers la foule pressée,  
L'étudiant de près,  
Sur mon drame touffu dont le branchage plie,  
J'entends tomber ses pleurs comme la large pluie  
Aux feuilles des forêts !

Mais quel labeur aussi ! que de flots ! quelle écume !  
Surtout lorsque l'envie, au cœur plein d'amertume,  
Au regard vil et mort,

Fait, pour les vils besoin de ses luttes vulgaires,  
D'une bouche d'ami qui souriait naguères  
Une bouche qui mord !

Quelle vie ! et quel siècle alentour !— Vertu, gloire,  
Pouvoir, génie et foi, tout ce qu'il faudrait croire,  
Tout ce que nous valons,  
Le peu qui nous restait de nos splendeurs décernées,  
Est traîné sur la claie et suivi dans les rues  
Par le rire en haillons !

Combien de calomnie et combien de bassesse !  
Combien de pamphlets vils qui flagellent sans cesse  
Quiconque vient du ciel,  
Et qui font, la blessant de leur lance payée,  
Boire à la Vérité, pâle et crucifiée,  
Leur éponge de fiel !

Combien d'acharnements sur toutes les victimes !  
Que de rheteurs, penchés sur le bord des abîmes,  
Riant, à cruauté !  
De voir l'adieu poison qui de leurs doigts découle,  
Goutte à goutte, ou par flots, quand leurs mains sur  
Torlent l'impie ! [la foule]

L'homme, vers le plaisir se ruant par cent voies,  
Ne songe qu'à bien vivre et qu'à chercher des proies ;  
L'argent est adore ;  
Hélas ! nos passions ont des serres infâmes  
On pend, triste lambeau, tout ce qu'avaient nos âmes  
De chaste et de sacré !

A quoi bon, cependant, à quoi bon tant de haine,  
Et faire tant de mal, et prendre tant de peine,  
Puisque la mort viendra !  
Pour aller avec tous ou tous doivent descendre !  
Et pour n'être après tout qu'une ombre, un peu de cendre  
Sur qui l'herbe croîtra ! [dre]

A quoi bon s'épuiser en voluptés diverses ?  
A quoi bon se bâtir des fortunes perverses  
Avec les maux d'autrui ?  
Tout s'écroute : et, fruit vert qui pend à la ramée,  
Demain ne mûrit pas pour la bouche affamée  
Qui devore aujourd'hui !

Ce que nous croyons être avec ce que nous sommes.  
Beauté, richesse, honneur, ce que rêvent les hommes,  
Hélas ! et ce qu'ils font,  
Pêle-mêle, à travers les chants ou les huées,  
Comme c'est emporté par rapides nuées  
Dans un oubli profond !

Et puis quelle éternelle et lugubre fatigue  
De voir le peuple enfile monter jusqu'à sa digue,  
Dans ses terribles jeux !  
Sombre océan d'esprit dont l'eau n'est pas sondée,  
Et qui vient faire autour de toute grande idée  
Un murmure orange !

Quel choc d'ambitions luttant le long des routes,  
Toutes contre chacune et chacune avec toutes !  
Quel tumulte ennemi !  
Comme on raille d'en bas tout astre qui décline !...—  
Oh ! ne regrette rien sur la haute colline  
Où tu t'es endormi !

Là, tu reposes, toi ! Là, meurt toute voix fausse.  
Chaque jour, du Levant au Couchant, sur ta fosse  
Promenant son flambé,  
L'impartial soleil, pareil à l'espérance,  
Dore des deux côtés sans choix ni préférence  
La croix de ton tombeau !

Là, tu n'entends plus rien que l'herbe et la broussaille,  
Le pas du fossoyeur dont la terre tressaille,  
La chute du fruit noir.  
Et, par moments, le chant dispersé dans l'espace,  
Du bouvier qui descend dans la plaine et qui passe  
Derrière le vieux mur !

VICTOR HUGO.

BON CERTIFICAT DE CUISINE



La dame de la maison. — Comment l'avez-vous trouvé ce potage ?  
Le tramp. — Ah ! madame, s'il y avait moyen de laver encore quelques assiettes dedans !

SON SOUVENIR ÉTAIT PRÉSENT

Elle. — Jean, penses-tu souvent à ta petite femme chérie, pendant tes heures de travail ?  
Lui. — J'y ai pensé aujourd'hui même, et toute la journée ; il manquait deux boutons à ma chemise.

UNE INSPIRATION

Vendeur. — Je comprends bien ; une douzaine de chemises à \$36 la douzaine ?  
Client. — Parfaitement. (S'en allant). Bonjour.  
Vendeur. — Minute ; nous demandons toujours un dépôt aux étrangers.  
Client. — Alors vous prendrez une chemise sur la douzaine.

ENTRE LES DEUX, SON CŒUR NE BALANCE PAS

Voleur de grand chemin. — La bourse ou la vie ?  
Durdoreille (un peu sourd, se promenant avec sa fiancée) — La bourse ou la fille ? eh ! prends la fille, mon garçon ; seulement, je crains que ce soit toi qui sois volé.

UN TRAITRE MASQUÉ

Pat. — Brigitte ! Brigitte ! jette-le dehors, je ne veux pas qu'il reste une minute de plus dans la maison.  
Brigitte. — Qu'est-ce que tu as, Pat ? Je vais le jeter dehors ; mais dis-moi quoi ou qui.  
Pat. — Ce homard que tu fais bouillir. Je l'ai acheté croyant que c'était un honnête animal d'Irlande, parcequ'il était vert ; et voilà qu'il montre ses couleurs ; il s'est mis un capot rouge comme un anglais.

L'ART DE NE PAS S'INCRIMINER

Voici un truc qui pourrait réussir plusieurs fois avant d'être usé.  
Madame de B... serait une femme charmante, si les dents qui ornent sa bouche étaient bien à elle. Il est vrai qu'elle les a bien payées à son dentiste.  
Or, dernièrement, la supercherie faillit se découvrir ; on se disait à voix basse :  
— Vous savez, madame de B... ?  
— Non... quoi ?  
— Elle a un râtelier.  
Madame de B..., qui est une femme d'esprit, eut connaissance de ces vagues rumeurs. Elle fit venir son dentiste, qui ôta au râtelier une dent de devant. La voilà brèche-dent.  
Depuis ce jour, on est parfaitement convaincu que celles qui restent sont sa propriété.  
Il est vrai de dire que depuis elle l'avoue hautement :  
— Je m'étais cassé une dent, dit-elle à tout le monde, je me la suis fait remettre.

LA FIN DE L'IMMORTALITÉ

De Route. — Shakspeare est immortel !  
Bampagay. — J'étais de cette opinion jusqu'au jour où je vous ai vu jouer Hamlet ; mais depuis je pense que vous l'avez tellement massacré qu'il a dû en mourir.

TEMPUS FUGIT

Cassapierre, (monologuant dans sa cellule à l'occasion d'une seconde arrestation). — Ce que c'est de nous ! Atômes ! Grains de sable ! Hier je quittai ce donjon et volais au grand soleil ; aujourd'hui la destinée m'a ramené à mon point de départ. Comme le temps passe vite !

PREUVE TOUTE FRAICHE

Maman, (sans expérience). — Tiens, Paula, voilà l'annonce pour les journaux : " Pension de famille avec tout le confort d'un intérieur."  
Paula, (ayant plus d'expérience). — C'est bien, maman, mais à votre place je mettrais : " Pension de famille avec tout le confort du club." En moins d'une semaine toute la maison sera louée.

MAUVAIS TRAITEMENTS

Grosbêta. — C'est un bien bon garçon, ce Smith qui s'est marié la semaine dernière.  
Taquinus. — Peuh ! j'ai mes doutes là-dessus ; je l'ai vu, l'autre jour, traiter sa femme comme je ne voudrais pas traiter mon chien.  
Grosbêta, (indigné). — Pas possible ! et après huit jours de mariage ! Qu'est-ce qu'il lui a fait ?  
Taquinus, (froidelement). — Il l'a embrassée.

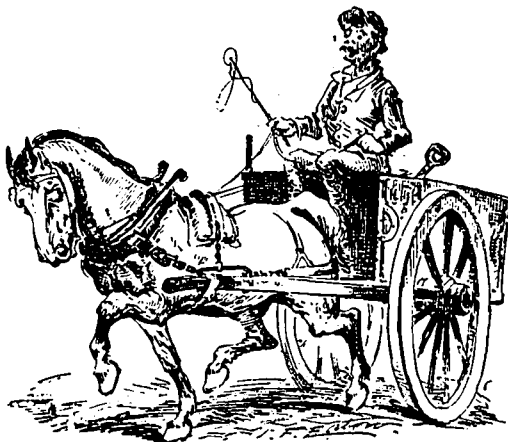
SÉPARÉS DE BIENS

Madame Rouleau. — Enfin, pourquoi n'empêchez-vous pas monsieur Rouleau de parier aux courses ?  
Madame Rouleau. — Je m'en garderais bien ; j'ai un agent qui accepte tous ses paris, et c'est comme ça que j'ai pu réaliser une petite fortune pour moi.

L'AMOUR ESCOMPTÉ

Lise. — Papa, Monsieur Faté m'a demandé, hier soir, si je voulais devenir sa femme.  
Papa. — Et qu'as-tu répondu ?  
Lise. — Je lui ai demandé de me donner un peu de temps, et il m'a dit qu'il m'accordait les délais ordinaires ; trente jours ou cinq pour cent pour du comptant. Le pauvre garçon s'est arrêté tout honteux, quand il s'est aperçu de son erreur. Que dois-je penser de lui, papa ?  
Papa. — Mais le plus grand bien, mon enfant. Ce jeune homme ne pense qu'aux affaires, c'est le bonheur qu'il t'offre. Dis oui et vite.

UN MOT D'ENCOURAGEMENT



Charretier, (à son cheval). — Ne fais donc pas l'essoufflé, Pascalreau ; tu sais bien qu'une tonne de charbon, ça ne pèse que 1200 livres.

UNE OFFRE DE MARIAGE REJETÉE



(Extrait de lettre)  
" Je dois, cher monsieur, refuser votre demande solennelle. Car vous pensiez vous adresser à Pauline, ma sœur jumelle..."

APOLLON MODERNE

— Ainsi, mon cher, tu t'es mis à fumer ?  
— Que veux-tu, il me falait bien utiliser les nombreux porte-cigares que les jeunes filles m'offrent le jour de ma fête.

QUI PEUT LE BLAMER

Rouleau. — Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé l'argent que je vous avais prêté, comme vous me l'aviez promis, alors que vous saviez que j'étais si malade ?  
Bouleau. — Dame ! tout le monde disait que vous alliez mourir.

THÉÂTRE ROYAL

Corinne laisse trop d'admirateurs parmi les patrons du Royal, lors de son départ chaque année, pour qu'il soit besoin de dire que sa réapparition sur la scène cette semaine, a été saluée avec enthousiasme. Bêlogé de la charmante soubrette n'est plus à faire.  
Nous nous contenterons de dire qu'elle se montre le vrai type de la gitana espagnole, pleine de vie, de danse et de gaieté. J'ai dit de danse, Corinne est en effet admirable de grâce dans l'exécution de ses danses espagnoles et vraiment enlève l'auditoire dans le second acte où elle exécute la fandango.  
MM. Turgis et Tony Williams sont d'un comique impayable. Acteurs d'un vrai mérite, tout le monde a regretté que leur rôle ne leur ait pas permis de donner plus libre essor à leur versatilité comique.  
M. Charles Fostello fait une Michaelo parfaite et a certainement mérité les applaudissements qu'il a suscités. M. Dyllyn comme Escamillo a surpris tout le monde par l'ampleur et la richesse de sa voix.  
Les costumes et les décors sont certainement ce que nous avons vu de mieux au Royal, cette année.  
La musique est brillante et entraînant. Cela s'explique puisque toute cette Carmen travesti se compose d'extraits de l'original.  
M. le Prof. Gruenwald qui prend la direction de l'orchestre du Royal a magistralement dirigé l'exécution de l'opéra tous les soirs de cette semaine.  
Nous invitons le public à ne pas manquer " Carmen " cette après-midi et ce soir. C'est assurément une des meilleures pièces que les gérants du Royal offriront à leurs patrons cette année.  
Nous nous empressons de signaler un autre attrait pour la semaine prochaine au Royal. On y jouera " Les Sœurs Vaidis." C'est quelque chose de charmant et d'entraînant. Vive le Royal !

## PROVERBES ET DICTONS

(Suite)

**UN OURS MAL LÉCHÉ.**—C'est un homme désagréable, bourru, grossier même, qui n'est ni poli ni convenable, et ne sait rien des usages du monde.—Dans le langage familier de la société, celui qui ne se mêle à aucune de ces réunions qu'on appelle bals, soirées ou autrement, est déjà un ours ! Qu'il ajoute à ces habitudes de sauvagerie des manières un peu rudes ou gauches, et il passera sans transition à l'état de *mal léché*. C'est dur, mais c'est ainsi. Le monde est impitoyable pour ceux qui le fuient ; il n'a pas d'épithètes assez outrageantes pour leur témoigner son mépris.—Maintenant, si l'on demande ce que vient faire, dans cette désobligeante comparaison, le vilain mot *léché*, nous répondrons qu'il s'est introduit dans le vocabulaire du monde à la faveur d'un ancien préjugé. Par l'expression *mal léché*, on entend : mal élevé, sans formes, sans éducation ; or on croyait autrefois que l'ours, en naissant, n'était qu'ébauché qu'il ne se complétait et ne prenait sa forme définitive qu'après avoir été longtemps léché par sa mère : "Ainsi que l'ours, à force de lécher son petit, le met, en perfection, ainsi vois-je, etc." (Rabelais.)

Cela dit, la signification figurée de *Pours mal léché*, s'explique surabondamment, et l'allusion devient transparente : un ours que sa mère a laissé inachevé est un homme qu'on n'a pas formé, en l'élevant, aux belles manières de la société. Ce sont des idées qui se touchent : l'ours et l'homme sont également incomplets, tous les deux sont *mal léchés*.

Il y a encore, en style figuré, les ours de théâtre. Ceux-là vivent aussi et pendant longtemps dans l'ombre et l'isolement, mais ce n'est pas leur faute.—Ces ours sont des pièces (comédies, drames ou vaudevilles) qui ont fait un long séjour dans les cartons de leurs pères.

L'ours de théâtre a été expliqué ainsi par M. Joachim Duflot : "Tout le monde se souvient, dit-il, de cette farce désopilante appelée *l'Ours et la Pacha*, que le théâtre des Variétés joua cinq cents fois au moins.

"Le père Brunet représentait le pacha blasé qui veut qu'on l'amuse, Odry jouait le montreur de bêtes, répétant à tout propos : "Prenez mon ours ! Mon ours danse la gavotte, prenez mon ours ! Il pince de la guitare, prenez mon ours !"

Ces trois mots obtinrent une telle vogue au théâtre, que les directeurs, à l'aspect d'un auteur qui tenait un manuscrit, lui disaient de loin :

## TROP TARD



*Gachan.*—J'ai appris avec peine la mort subite de ta pauvre défunte. A-t-on fait l'autopsie ?

*Polichon.*—Eh ! oui ; mais seulement après qu'elle a été froide morte. Si l'on s'était hâté, on aurait pu la sauver, car ils ont découvert clair comme le jour ce qu'elle avait.

"Vous voulez m'amuser, vous m'apportez votre ours.

—C'est une pièce charmante, faite pour votre théâtre, répondait l'auteur.

—C'est bien ce que je pensais, prenez mon ours !"

Depuis ce temps, l'ours est un vaudeville ou un mélodrame qui a vieilli dans les cartons d'un auteur et qu'on cherche à caser quelque part. Il y a plusieurs espèces d'ours : les ours mâles, les ours mal léchés, les ours à la barbe grise, et la plus dangereuse espèce, les ours qui mordent, ou, pour être plus exact, les ours auxquels on ne mord pas."

Notons, avant de quitter les ours, qu'il y en a un aussi dans le monde des imprimeurs : "Ce Léchard était un ancien compagnon pressier que, dans leur argot typographique, les ouvriers chargés d'assembler les lettres appellent un ours. Le mouvement de va-et-vient qui ressemble assez à celui d'un ours en cage, par lequel les pressiers se portent de l'encrier à la presse, leur a sans doute valu ce sobriquet." (Balzac.)

Quant à la *rue aux Ours*, elle date du XIIe siècle, et, à cette époque, elle s'appelait *rue aux Oues*. Les *oues* dans le vieux langage étaient des oies. L'oie, au moyen-âge, occupait un rang très distingué parmi les friandises, et c'est ce qui fit donner le nom de *rue aux Oues* à la rue où se trouvaient réunis presque tous les rôtisseurs d'oies. Si le mot *oues* était resté français, nous n'aurions jamais eu de *rue aux Ours*.

**NOEUD GORDIEN.**—*Gordius* (c'est de ce nom que vient le mot *gordien*) était un laboureur de la Phrygie qui n'avait pour toute richesse que son chariot et ses bœufs. Quand les Phrygiens voulurent se donner un roi, ils consultèrent l'oracle, et l'oracle leur répondit de prendre le premier homme qu'ils verraient monter sur un char. Cet homme fut *Gordius*. Il donna son nom à la ville de *Gordium*, capitale de la Phrygie. Le char de *Gordius*, que Midas, son fils, consacra à Jupiter, est resté célèbre par le *noeud* qui attachait le joug au timon, et qui était si habilement enlacé qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts.

Quand Alexandre, vainqueur de la Phrygie, se fut rendu maître de *Gordium*, il apprit qu'une ancienne tradition promettait l'empire de l'univers à celui qui dénouerait ce noeud. Aristobule prétend qu'il le délia avec la plus grande facilité après avoir ôté la cheville qui tenait le joug attaché au timon ; mais on croit plus généralement qu'il coupa ce noeud d'un coup d'épée.

Le *noeud gordien* est resté dans le langage pour caractériser une difficulté qu'on ne peut résoudre, un obstacle qu'on ne peut vaincre. Se tirer d'embaras par un moyen expéditif et vigoureux, c'est *trancher le noeud gordien*.

Ah ! c'est un grand malheur, quand on a le cœur tendre,

Que ce lien de fer que la nature a mis  
Entre l'âme et le corps, ces frères ennemis !  
Ce qui m'étonne, moi, c'est que Dieu l'ait permis.

Voilà le noeud gordien qu'il fallait qu'Alexandre

Rompit de son épée et réduisit en cendre.

(ALFRED DE MUSSET.)

**LOUP-GAROU.**—Ceux qui ne croient ni aux revenants ni aux métamorphoses n'ont vu dans les *loups-garous* que des hommes atteints d'une frénésie que les anciens désignaient sous le nom de *lycanthropie*. "Je penserois

## NE JAMAIS MENTIR AU JEU



*Edith, (dans un salon de jeu).*—Tiens, Ethel, je parie sur le numéro de mon âge : je suis sûre de gagner. (Elle met un louis sur 19, et c'est 29 qui sort.)

*Ethel, (s'oubliant dans la déception du moment).*—Oh ! Edith, nous aurions 36 louis si tu avais mis sur le vrai numéro !

les *loup-garous* estre que les Grecs appeloient *lycanthropes*, qui sont gens si fort troublés d'esprit qu'ils imitent les loups, se levant du lit la nuit et vagant à l'entour des cimetières jusques au jour, ayant la face palle, les yeux haves, la langue seiche, fort altérés et les jambes incurablement blessées." (Les *Epithètes* de Delaporte.)

Ces hommes, qui hurlaient comme des loups et que leur instinct attirait vers les sépulcres, durent frapper les masses, si disposées à croire au merveilleux, et l'idée que ces pauvres malades étaient des hommes transformés en loups s'établit si bien dans les esprits, que les *loup-garous* sont attestés comme tels par Virgile, Strabon, saint Augustin, saint Jérôme et bien d'autres. Plusieurs de ces malheureux, qui avaient avoué leur métamorphose, ont été condamnés au feu par les parlements pour avoir dévoré des petites filles et des petits garçons ; et quand l'empereur Sigismond fit débattre la question des *loup-garous* par de graves théologiens, il fut résolu que la transformation en loup était un fait constant, et que l'opinion contraire était suspecte, malsonnante et sentant l'hérésie. On comprend après cela que le *loup-garon* ait laissé des traces dans les souvenirs, et qu'il soit resté encore parmi nous, en qualité d'épouvantail, pour désigner cet être imaginaire qui joue un si grand rôle dans les procédés d'éducation des nourrices et des bonnes d'enfants.

Quant à la signification du mot *garou*, elle a été demandée par plusieurs philologues à la langue celtique, et la bonne mère langue n'a pas répondu de manière à mettre tout le monde d'accord. Les uns ont été renvoyés au mot *garo*, *garu*, cruel, féroce ; d'autres ont cru entendre qu'il fallait recourir à un vieux mot *gur* ou *ur* qui signifie *vir*, homme, et ils ont tiré de là l'homme-loup, l'homme qui prend la forme d'un loup. Il y a d'autres opinions encore qui ont également leur genre de vraisemblance,—et il y a enfin celle que Buffon a consignée dans son histoire naturelle des quadrupèdes : "On a vu des loups suivre des armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on avait enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, et ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfants, etc. On a appelé ces mauvais loups *loup-garous*, c'est-à-dire loups dont il faut se garer."

La vérité est que *garou*, qui se disait *garoul* dans l'ancien français, vient de *gerulphus*, mot d'origine germanique, qui représente le suédois *varulf*, composé de *var*, homme, et de *ulf*, loup.



Le *garou* désignait donc à lui seul l'homme loup, le besoin d'appuyer sur l'idée dominante du loup aura sans doute amené l'expression du *loup-garou*, qui se trouve signifier loup homme loup.

Il n'est pas hors de propos, puisque nous sommes avec les monstres, d'enregistrer ici les *ogres* et les *croque-mitaines*.

L'ogre est celui contre lequel les enfants sont le plus aguerris ; ils l'ont vu de près dans le fameux conte de Perrault ; ils ont applaudi aux tours que le Petit Poulet lui a joués, et avec lui ils se sentent à peu près maîtres de la place. — Si Perrault s'est permis de forger le mot *ogresse*, ce qui a fait froncer le sourcil à plus d'un grammairien, il n'a pas inventé le masculin *ogre*. Il nous reste donc à savoir d'où vient ce terrible mot. Les philologues pensent, un peu timidement il est vrai, qu'il pourrait bien descendre, par altération, du grec *agrios*, sauvage ; mais les historiens ne sont pas de cet avis, et voici par quelles déductions ils arrivent à faire sortir l'ogre des

invasions des Hongrois en France au Xe siècle : "C'est à la suite de ces terribles invasions des Hongrois est resté dans les traditions populaires de la France. Ce sont elles qui ont fourni à Perrault le sujet de plusieurs de ses contes de fées, où les faits historiques, altérés par la tradition et l'imagination du fabuliste, ne se présentent plus à nous que déformés. Qui reconnaîtrait, en effet, dans l'ogre du *Petit Poulet*, le Hongrois du Xe siècle ? — Cependant le nom d'ogre est bien une altération du nom d'*ougnour* ou d'*ougnour*. La botte de sept lieues, qui permet à l'ogre de traverser montagne et rivière, d'aller partout avec tant de rapidité, est bien un souvenir des innombrables et universelles invasions des Hongrois. Cet amour de l'ogre pour la chair fraîche est bien le reste de cette tradition que les Hongrois buvaient le sang de leurs ennemis. Enfin les yeux gris et ronds de l'ogre, son nez crochu, sa grande bouche armée de longues dents, forment la charge du portrait des Hongrois."

Ainsi, qu'on s'adresse à la philologie ou à l'histoire, il faudra toujours se résigner à une petite altération. Cela nous encourage à nous poser cette question : s'il est vrai, comme l'ont avancé de fameux auteurs, que notre *gremlin* vienne du sanscrit en passant par le celtique *greelin*, pauvre hère qui a faim, n'est-il pas possible que *ogre* vienne aussi de l'Inde par *hungry* qui, en anglais, signifie affamé ? Cette supposition a le mérite, à nos yeux, de laisser subsister entière l'idée de la faim, celle qui, chez l'ogre, doit l'emporter sur toutes les autres.

L'opinion de MM. Littré, Scheler et Brachet est que le mot *ogre*, qui dans la mythologie du moyen âge désigne un monstre se nourrissant de chair humaine, vient du latin *Orcus*, dieu de l'enfer.

Bien que l'ogre soit un mangeur de chair humaine, notre locution proverbiale *manger comme un ogre* veut dire seulement : manger beaucoup.

L'épouvantail des enfants, le traître des contes de fées, s'appelle aussi *croque-mitaine*, c'est-à-dire mangeur de petites filles, le mot *mitaine* étant vraisemblablement ici une altération du flamand *metjen*, petite fille, venu de l'allemand *madchen*, fille.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

X... vient de faire jouer, en collaboration avec Z..., un volume qui n'a obtenu qu'un demi-succès.

—Quelle a été, dans cet ouvrage, la part de votre collaborateur ? demande-t-on à X...

—Nous avons eu part égale, répond X... Moi, j'ai été le collabo, et Z... le rateur.

\* \*

QUAND LA MESURE EST PLEINE



Un ami. — Ton cheval ne paie pas d'apparence. Pat. Pourquoi ne l'engraisses-tu pas ?  
Pat. — L'engraisser ! Es-tu fou ! Si je lui faisais gagner seulement dix livres de plus, il ne pourrait pas les porter.

—Accusé, vous êtes prévenu de coups et blessures et de vol.

—Pardon, mon président... si j'avais été prévenu, vous n'auriez pas le plaisir de me voir ici.

\* \*

Le fondeur et les petits enfants

Un jour, un brave fondeur travaillait dans une usine.

Passèrent des petits enfants qui injurièrent le fondeur.

Mais celui-ci, doux et résigné, murmura :

—Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qui fond !

\* \*

A l'occasion de l'arrivée des réservistes au régiment, le colonel X... passe dans les chambrées au moment de la soupe :

—En bien ! demande-t-il à un vingt-huit jours, comment trouvez-vous le rata ?

—Hum ! mon colonel... à vrai dire, on n'est pas fameux.

—C'est vrai ; mais, enfin, vous ne crachez pas dessus ?

—Non, mon colonel... On laisse faire ça aux cuisiniers !

SI JEUNESSE SAVAIT



Le fils. (pour avocat qui vient d'entrer en société avec son père). — Hourrah ! Je viens de régler cette vieille cause de Flaigan et Russell !

Le père. (furieux). — Quoi ! La cause qui fait vivre ma famille depuis 10 ans !

L'AMOUREUX

Pour être aussi bête qu'une oie,  
Contenter ses peines ou sa joie  
A droite, à gauche, on ne sait où ;  
Trouver que la vie est trop brève,  
Se colleter avec un rêve,  
Se croire au ciel tant on est fou ;

Pour se plonger en des extases,  
Dire à son chien de belles phrases,  
Aller coiffé tout de travers,  
Parler à l'un et rire à l'une,  
Vouloir voyager dans la lune  
Et déclamer toujours des vers ;

Pour narguer la raison amère,  
Ou courir après la chimère,  
Les pieds crottés, le ventre creux,  
Et, pour dédaigner la fortune,  
Trouver toute chose importune,  
Il faut vraiment être amoureux !...

Récito (Pipoul de Purpan).  
Journal des Abrutis.

Si tu trouvais une bourse, disait un homme pauvre, mais honnête, à un de ses amis moins honnête que lui, qu'en ferais-tu ? — Je l'afficherais. — Tu l'afficherais ! — Je la ficherais dans ma poche.

\* \*

Duel narré par un maréchal des logis de gendarmerie, qui en était le principal acteur :

—Nous arrivons, contait le brave *sous-off.*, on nous place, je tombe en garde, je tire une botte... et mon adversaire s'évanouit !

—Parbleu ! s'écria l'un des auditeurs, si vous aviez tiré les deux, il était mort sur le coup.

\* \*

Mademoiselle Lovely, du Vaudeville, racontait à sa camarade Cellier qu'elle avait vu au musée du Luxembourg un grand tableau représentant le combat des Voraces et des Coriaces.

\* \*

Dans le monde... interlope :

—Votre père a fait un voyage en Suisse, dit Boireau à deux enfants d'un ami. Qu'est-ce qu'il vous a rapporté ?

—A moi, dit l'aîné, un joli canif en écaille avec cette inscription : "Souvenir de Lucerne."

—Il a été plus gentil avec moi, dit le second ; il m'a rapporté une belle cueiller en argent, sur laquelle il y a écrit : "Grand hôtel de Lucerne."

US DOMINO.

CONSIDÉRATION

Dans le cabinet d'un ministre. Une foule de solliciteurs se pressent :

Premier solliciteur. — Je supplierai Votre Excellence ..

Le ministre (dédaigneux). — Hein ? (Il lui tourne le dos).

Deuxième solliciteur. — Monsieur le ministre aurait-il la bonté ? ..

Le ministre. — Plus tard. (Il s'éloigne).

Troisième solliciteur. — Oserai-je vous demander deux minutes d'entretien ?

Le ministre. — Tout à l'heure.

Quatrième solliciteur. — Dites donc, vous ?

Le ministre (avec bonté). — A votre service, mon ami.

Cinquième solliciteur. — Hé ! là ! j'en ai assez de poser dans cette boîte, dépêchez-vous.

Le ministre (s'avançant). — Voilà qui est parler. Le temps de donner quelques ordres et je vous écoute.

Sixième solliciteur. — Il n'y a donc pas moyen de voir aujourd'hui cette crapule de ministre ?

Le ministre (radieux). — Asseyez-vous donc, cher ami ; je suis tout à vous...

Ils se mettent à causer familièrement.

## TOUT EST CALCULÉ



Voyageur. (entrant dans une chambre de l'hôtel). — Je comprends bien que cette corde c'est en cas de feu; mais pour quoi a-t-on mis là cette grosse bible?

Garçon d'hôtel. — C'est pour en cas de feu aussi.

Voyageur. — Comment en cas de feu?

Garçon. — Afin que vous vous en serviez si le feu était trop avancé pour la corde.

## L'ART DE TENIR MAISON

## ÉCONOMIES ET CONSEILS DIVERS

Le premier principe de toute économie est d'éviter les dépenses inutiles, et autant que possible d'acheter du beau, du bon, la première qualité de chaque chose. Aujourd'hui, les femmes sont constamment tentées par l'excessif bon marché d'une foule d'articles. Certes, il est sage de savoir profiter des occasions, mais il est non moins judicieux, — je l'ai déjà dit, — de résister à ses fantaisies, de retarder une acquisition parfois jusqu'à ce qu'on puisse y mettre un prix convenable. Non seulement la durée de l'objet devient une économie, mais sa beauté lui conserve jusqu'à l'extrême usure un air d'opulence et de comme il faut que la camelote ne saurait jamais égaler.

Mais il est nécessaire de "s'y connaître" en matière d'achats. Souvent ce qui coûte très cher, ce qui a beaucoup d'apparence n'est pas le meilleur. — Ainsi, en soierie, les étoffes qui "se tiennent debout," les tissus épais mais secs, raides, ont leurs inconvénients. Les uns "se graissent," les autres se coupent... Ils ne conviennent que pour toilettes d'apparat.

En vue de l'usage journalier, donnez la préférence aux petites soies souples, souvent très bon marché. — Ne les brossez jamais. Essuyez-les avec un linge fin ou de la flanelle. Un morceau de laine un peu rude suffit pour enlever la boue.

Un fabricant de soieries m'a affirmé qu'on peut s'assurer de la bonne qualité de ces tissus en brûlant un petit morceau. La soie teinte, pure, s'enroule et s'éteint vite en laissant une cendre assez claire. La soie surchargée brûle lentement et laisse une cendre foncée. — Les cendres de la vraie soie s'effritent en poussière fine; les autres se tordent, s'enroulent lourdement. — Je donne les indications sur la foi du renseignement sans les garantir.

Lorsqu'on achète de quoi faire une robe de durée, il faut :

1o. Laver l'échantillon et l'exposer au grand jour, afin de se rendre compte des susceptibilités de l'étoffe à la pluie, au soleil, — savoir si elle se rétrécit, se grippe, supporte mal le nettoyage, etc., etc. ;

2o. Choisir autant que possible un tissu sans envers qu'on puisse retourner ;

3o. Se précautionner d'une verge ou deux de supplément, de façon à pouvoir réparer un accident ou l'usure précoce de certaines parties du corsage toujours plus fatiguées que le reste.

Dans toute vieille robe noire, quel qu'en soit le tissu, on trouvera un carré plus ou moins

grand, qui encadré par quelque reste de dentelle, fera un fichu beaucoup plus élégant que les petits châles de laine, et rendra les mêmes services.

Il arrive fréquemment qu'un fond de jupe en soie s'use avant le reste de la robe. On prolongera longtemps son indispensable existence en la doublant, en le *soutenant*, par une simple mousseline commune ou tarlatane. On refera tous les points de la vraie jupe qui pourraient se décoller, en ayant soin de prendre cette doublure. Si l'on peut éviter, en déplaçant de quelques lignes les parties à réfixer, de travailler sur les anciens points, la réparation sera encore plus satisfaisante.

Les bas de soie, comme tous les autres, s'usent du pied, alors que le reste est encore intact. — Coupez en ce cas (si vous ne désirez ni faire raccommoder, ni faire rempiéter), audessus de la cheville, et faites un ourlet. Puis portez soit comme jambières ou comme manches, en hiver. Rien n'est plus chaud plus souple et plus agréable.

En jambière, on met par dessus le bas de coton ou de laine. Avec les bottines, on semble chaussée de soie.

En manches, on fixe par un bâti à l'entourure. Cela ne gêne ni ne grossit, et cela tombe comme une doublure flottante dans la manche de la robe.

Il est admis aujourd'hui de sortir avec le parapluie ou l'en-tout-cas dans le fourreau. — On ne se servira donc pas de celui-ci tant que son contenu sera neuf, et on le réservera pour le moment où il fera bon de cacher un commencement de vieillesse.

Si l'on a une paire de souliers décollés en peau ou en étoffe, qu'étourdiment on ait pris trop courts, on fera enlever le contre-fort et on usera en *miles* très commodés pour le saut du lit.

Les femmes conservent à présent leurs cheveux tombés afin de les faire monter en postiche. L'économie n'est pas petite si l'on a une couleur rare, telle que certains blonds, les roux et le blanc.

Les bas de couleur ont l'inconvénient de *décharger* sur la peau et le linge. Malgré cela, puisqu'ils sont de mode absolue, il faut les accepter. Avant de les mettre dans leur neuf, on les fera longuement baigner dans plusieurs eaux successives soit de panama, de cristaux ou d'alcali.

Il est d'autant plus nécessaire d'avoir cette précaution que certaines teintures, — le rouge par exemple, — pourraient être nuisibles à l'épiderme, si elles déteignent en trop grosse quantité et qu'elles pussent pénétrer par les pores avec la transpiration.

Les bas de soie blancs ou chair subsistent admirablement la teinture. Il vaut quelquefois mieux utiliser ceux que l'on possède que de les conserver indéfiniment, d'autant plus que le pied grossit fréquemment dès qu'on prend un peu d'embonpoint.

Si l'on désire renfermer pour plusieurs mois une robe de bal, une toilette de mariée, il faut craindre que le blanc ne jaunisse, même dans une armoire bien close. — Le meilleur système est de placer la toilette entre deux larges feuilles de ouate, et d'envelopper le tout d'un linge léger, passé fortement au bleu.

En général il faut acheter des serviettes et torchons de grande taille, parce qu'il arrive souvent que ces linges, servant à envelopper, à transporter, à couvrir des objets plus ou moins volumineux, sont appelés à rendre une foule de services imprévus.

Pour entretenir le crêpe, il faut le battre et le broser très légèrement. — S'il a été mouillé on doit le sécher au feu pour lui conserver l'appât.

Quand on achète des étoffes grises, il est prudent de s'assurer qu'elles ne tachent pas à la pluie.

La plume d'autruche a pour défaut une excessive fragilité. — On la refraise en passant sous chaque brindille, par un mouvement rapide mais doux, une branche de ciseaux, un couteau, une lame de métal quelconque, en un mot, chauffée modérément.

Pour conserver longuement la fraîcheur de leurs chapeaux, les dames devront les épousseter ou les broser avec soin, en les quittant, puis les renfermer dans leur carton, sans jamais les laisser traîner, — *immédiatement* en rentrant chez soi.

Il y a ainsi une foule de bonnes petites habitudes à prendre, — habitudes qui deviendront vite machinales et ne coûteront plus aucun effort. — Par exemple, il faut étirer les rubans, les gants que l'on quitte. Ils reprennent aisément les plis ou le lissé du neuf, étant tièdes encore de la chaleur du corps. — Lorsqu'on se sert de grandes épingles pour maintenir le chapeau, on aura la précaution de ne jamais les retirer du premier trou fait. Sans cela au bout de quelques jours, on forme une petite écumeoire qu'il est bien facile d'éviter.

(J'ouvre ici une parenthèse pour recommander d'avoir ces épingles juste de la grandeur voulue, et pas plus. Si elles passent leur pointe meurtrière, on risque de blesser cruellement de pauvres petits enfants qui se jettent étourdiment au cou de ceux qu'ils aiment. Il y a de nombreux exemples d'accident.)

Ces minuties dont je parle plus haut, qui peuvent sembler puérides, ont leur humble mérite. On aura raison d'y accoutumer de bonne heure les enfants. Elles conservent les effets beaucoup plus qu'on ne saurait le croire — et donnent à la femme cet "air de sortir d'une boîte" très apprécié parce qu'il révèle l'ordre, commencement de toute richesse.

Les mamans feront donc acte de sagesse en ne tolérant pas que leurs bébés, même tout petits, contractent la manie de mettre les doigts à la bouche, ce qui mouille leur visage de chérubin et leurs mignons vêtements; — ni que plus grands ils se frottent comme de petits... ânon contre les murs dont ils essuient la poussière, etc., etc.

Les dentelles et guipures démodées sont très bien teintes par des procédés nouveaux en noir et en couleur. — On les emploie pour l'ornementation des détails d'ameublement.

Pour préserver durant l'été tous les effets auxquelles peuvent s'attaquer les mites, on aura une caisse spéciale, fermant bien, — une malle hors d'usage, par exemple. On y jettera du camphre en morceaux, du poivre, du vetiver, du tabac en sachets grossiers.

Ces objets, — fourrures ou lainages, — bien pliés, bien battus (particulièrement les vêtements

## QUAND ON A SES DEUX MAINS



L'oncle Malbecrie. — Vois donc, Henri, ce pauvre homme dans le coin là-bas, qui est obligé de prendre sa fourchette de sa main droite. Comme c'est triste de n'avoir qu'un bras !

Henri. — Mais, mon oncle, il a ses deux bras !

L'oncle Malbecrie. — L'imbécile, pourquoi donc qu'il ne mange pas comme tout le monde avec son couteau ?

d'homme qui exigent un art particulier) seront placés dans la caisse avec soin et régularité, mais en un tassement aussi serré qu'il est possible, afin d'empêcher la circulation de l'air.

Il suffira en automne d'étendre chaque pièce à l'air pendant une journée, pour dissiper la forte odeur qu'elle exhale.

Si l'on est sûr de n'avoir pas à ouvrir la caisse pendant toute la belle saison, une excellente précaution de surcroît sera de couvrir le trou de la serrure et la jonction du couvercle d'une bande de papier collé.

Malgré toutes les certitudes possibles de parfaite conservation en ces conditions, je conseillerai à mes lectrices de donner en garde les très belles pièces de fourrure qu'elles pourraient posséder. Si on a un manteau de vraie loup marin ou d'une valeur sérieuse, mieux vaut dépenser quelques dollars et le confier à la responsabilité d'un pelletier.

Si l'on a des objets que l'on ne puisse enfermer, tel l'habit noir des messieurs, par exemple, le mieux sera de les laisser franchement dehors, mais de les "visiter" au moins une fois par semaine.

Les plumes et les oiseaux empaillés "se mangent aux vers" avec une déplorable facilité. — On les conserve à peu près sûrement dans des cartons, sur un lit de camphre pulvérisé. On colle des bandes de papier pour clore hermétiquement les boîtes.

Si on a des *postiches* que l'on ne porte pas journellement, tels que ceux réservés pour la coiffure de bal, ou les garde enfermés dans des cartons également, mais sur un lit d'iris, afin qu'ils ne prennent pas l'odeur du cheveu renfermés.

Il ne faut jamais mettre d'huile aux postiches.

Si l'on a besoin de les nettoyer, on procède avec une brosse et de la poudre, absolument comme les petits chiens havanais.

Des dames commerçantes ou professeurs, obligées de marcher considérablement et ne pouvant porter la chaussure forte qui blesse ou chauffe certains pieds sensibles, m'ont dit s'être bien trouvées d'adopter la bottine d'étoffe bon marché et d'user du caoutchouc sans talon en temps de pluie.

Elles mettent les chaussures neuves pendant la belle saison et conservent celles défraîchies pour l'hiver.

La chaussure vernie, chaude et fatigante en été, rend de grands services à d'autres personnes pendant les froids secs, par raison conséquente. C'est un essai à faire. Question d'appréciation, tout cela!

QUELQUE CHOSE A LA BANQUE



Lui. — Avant que je vous demande en mariage, je voudrais savoir si vous avez quelque chose à la banque.  
Elle. — Oui monsieur For-nichille, j'y ai quelque chose : un fiancé qui m'épouse la semaine prochaine.

Il est bon de savoir que l'on obtient une chaleur peut-être supérieure à celle du mérinos, soit en portant deux paires de bas de coton l'une sur l'autre, soit par des jambières de laine ou de soie sur des bas d'autre sorte. — Beaucoup de personnes qui ne peuvent supporter la laine sur la peau se sont très bien trouvées de ce système. — Il est aussi assez bon pour les garçonnets. On leur fait user de la sorte les bas dont les pieds nécessitent le raccommodage.

Une semelle faite de plusieurs papiers forts collés les uns sur les autres, est très chaude, et n'a pas l'action irritante de la semelle fourrée.

Le chapeau de soie masculin "ira" encore pendant quelques jours, à la fin de sa carrière, si on l'es-uie avec une flanelle chaude imbibée d'une goutte d'huile.

Messieurs nos écoliers font un tel massacre de souliers et de pantalons, que force est bien à toutes les bourses d'y regarder.

Il est parfaitement admis de faire porter à ces jeunes destructeurs des bouts ferrés à leurs chaussures, et des *incapessibles* raccommodés.

Pour ces derniers, une pièce aussi grande que possible, se raccordant s'il se peut avec une couture, sera toujours moins visible qu'une plus petite.

En été, on doit, au moyen d'un élastique, faire tenir la culotte *au-dessus* des genoux. Avec des chaussettes de coton, on sera à peu près quitte de raccommodage de ce côté.

Certaines mamans très pratiques confectionnent des genouillères de tricôt qu'elles obligent leurs enfants à porter au logis, où ils se traitent généralement sur le sol. On enlève ces accessoires préservateurs, — comme les bureaucrates enlèvent leurs manches de lustrine, — pour sortir ou paraître devant un visiteur.

Si pour masquer sur de la peau noire (les gants par exemple, une reliure, etc., etc.), une éraflure quelconque, on cherchait un moyen de noircir la place endommagée, on ferait le mélange d'une goutte d'encre dans quelques gouttes d'huile de table. On applique avec une plume.

On m'affirme que pour rendre le verre de lampe incassable, il suffit de pratiquer à l'aide d'un diamant, une toute petite fente à l'une de ses extrémités. J'aurais bien voulu expérimenter la recette avant de la livrer au public, mais chez moi, je ne sais pourquoi, les verres de lampes ne cassent jamais! Mon expérience n'eût donc pas été concluante.

Je me déclare ennemi du plumeau pour l'entretien des appartements. Il déplace la poussière sans l'enlever. — Les docteurs affirment en outre que le plumeau est le grand propagateur, distributeur des microbes! — Je laisse aux savants la responsabilité de leur opinion, et ne fais la guerre à cet instrument qu'au point de vue de la propreté.

On balaye fréquemment les tapis avec du thé. — Le procédé n'est pas mauvais. Pourtant il a l'inconvénient de brunir un peu les couleurs et jaunir les blancs. Des feuilles de chou ou de fanes de carottes fraîches, coupées en morceau, sont bien préférables.

Il ne faut pas balayer à tour de bras, inutilement, le tapis.

Lorsque la pièce où ils sont fatigués un peu, il est meilleur d'enlever à la main sur une large pelle de fer battu, les quelques peluches et la poussière superficielles. Ce système d'entretien prolonge indéfiniment la durée des moquettes.

En posant les tapis, on placera sous la thibaude des feuilles de gros papier d'emballage, afin d'éviter l'infiltration de la poussière dans les parquets.

Par la suite, lorsqu'on lève ces mêmes tapis, ces feuilles de papier servent à emporter les *moutons* qui se sont formés, et diminuent de beaucoup la malpropreté

Pour préserver de l'air, par surcroît même aux bourrelets ordinaires, on

LES GAITÉS DE L'HOTEL



Nous les pensionnaires, apprenant au valet de chambre de sa chambre. — Est-ce creux ce trou-là?  
Le propriétaire de l'hôtel. — Ne faites pas attention. C'est le pensionnaire d'en dessous. Il joue de l'ophicléide, et comme son appartement est très bas, je lui ai permis de percer un trou dans son plafond. Mais il ne pratique que la nuit.

applique au bas des fenêtres, sur chaque ventail, des bandes d'une largeur de 4 ou 5 pouces, — soit en drap brodé, soit en tapisserie, — rendues épaisses par une solide doublure. On exécute rapidement cet ouvrage à grands et gros points en utilisant les restes de matériaux que l'on possède.

C'est un grand préjugé de croire que les bornes dorées ne "doivent pas être nettoyées." C'est-à-dire qu'il ne faut pas les laisser salir, car alors tout traitement rude leur enlèverait la mince couche d'or qui les recouvre. Mais permettre au vert-de-gris d'y mordre, est non moins déplorable.

Il convient de les entretenir avec la peau, en les frottant *fréquemment, légèrement*, de façon à les préserver de toute altération, sans pour cela leur enlever la "patine" si prisée des amateurs. Une expérience de près d'un siècle, faite dans ma famille, me permet de donner ce conseil en toute sécurité.

En quittant la maison de campagne qui restera longtemps fermée, jetez sur les planchers de la menthe sauvage, pour combattre la fâcheuse odeur du mois.

Si vous enveloppez des pendules ou des objets de dorure avec des papiers, évitez l'emploi des journaux. L'encre d'imprimerie altère les ors.

Le piano devra être enveloppé dans de la paille si l'on redoute une humidité un peu sérieuse.

En faisant carder les literies, on peut mêler à celles-ci des fleurs de tilleul sèches, — mais non vieilles, — de la saison.

L'odeur fine et saine procure, dit-on, un sommeil calme, et aide à la conservation des laines.

Deux petites recettes de raccommodage, l'une pour le marbre, la pierre et autres substances dures; — la seconde, pour réparer les plateaux et boîtes de laque:

1o. Bien mélanger de la chaux vive avec du blanc d'œuf, et appliquer cette substance très résistante aussitôt faite.

2o. Faire fondre un bâton de cire à cacheter noire ou rouge, selon le besoin, dans un bain d'esprit-de-vin. Pour cela, vingt-quatre heures de macération suffisent. La cire dissoute produit une pâte ayant la couleur et le brillant désirés. On colle à la colle ordinaire l'objet cassé, et l'on recouvre les soudures avec ce vernis, qui cache tout et consolide.

On peut conserver cette petite préparation qui se sèche dans le récipient où elle a été composée. L'adjonction d'une goutte d'esprit-de-vin suffit pour la ramollir quand on veut s'en res-ervir.

Les musiciens voient toujours avec déplaisir leurs morceaux de musique se couper du dos.

Elles éviteront ce désagrément en bordant d'un ruban à cheval cette pliure de la page.

(A suivre.)

## LA PRIÈRE DE L'ASTRE

En indiscret, l'autre soir,  
A la brune,  
J'ai surpris le désespoir  
De la lune ;

Or, voici, dans son complet,  
La harangue  
De cet astre, qui parlait  
Dans sa langue :

— " Au temps où rien ne vivait  
Sur la terre,  
Et que l'Univers rêvait  
Solitaire,  
Je vivais alors heureux  
Et paisible ;  
Depuis, mon sort est allé,  
Impossible.

Du jour où l'homme inconnu  
Vint à naître,  
Et, quoique débile et nu,  
Se crût maître ;

J'ai toujours devant les yeux,  
O tristesse !  
Un tableau vil, odieux,  
Qui me blesse ;

Je vois s'échapper le sang  
Des blessures,  
Et soumettre l'innocent  
Aux tortures ;

Je vois partout lâcheté  
Sur la terre,  
Et l'honneur toujours traité  
De chimère ;

Je vois les peuples souffrir  
D'un caprice,  
Mais je ne vois pas fleurir  
La justice ;

Je vois bien traîner le front  
Dans la fange,  
Mais je ne vois pas l'affront  
Qui se venge ;

Je vois bien grouiller dans l'eau,  
Dans le bonge,  
Mais je ne vois sur la peau  
Aucun rouge ;

Le vrai Dieu c'est la raison  
La plus forte,  
On met le bien sans façon  
A la porte.

Je vois beaucoup d'amoureux,  
D'amoureuses,  
Dont les fadaïses, entre eux,  
Sont bien creuses.

D'aucuns filent, l'air chagrin,  
L'heure brève,  
Et donnent un libre frein  
A leur rêve.

## LES BONNES AMIES



Vieille beauté célibataire à une débutante. — Je me rappelle si bien la sensation que j'avais faite à ma soirée de début. Je m'en souviens comme d'hier.  
Jeune débutante. — Quelle mémoire prodigieuse vous avez ! C'était pendant la gloire de Papineau, n'est-ce pas ?

Ils déroulent à loisir  
Leur sequelle,  
En me priant d'adoucir  
La rebelle ;

Ils soupirent, pleins d'angoisse,  
Front morose,  
Comme si j'y pouvais, moi,  
Quelque chose !

Ce monde me fait horreur  
Et me glace,  
Aussi, vois-tu la maigreur  
De ma face ?

Vois-tu ce rictus égal,  
Rire atroce,  
Qui me donne un air brutal  
Et féroce ?

O maître, éloigne de moi,  
Au plus vite,  
Ce monde vil et sans foi  
Qui m'irrite ;

Oh bien mets cet univers  
Là, derrière,  
Que mon front soit à l'envers  
De la terre.

Ainsi, réduit aux abois,  
Mais louable,  
L'astre criait d'une voix  
Lamentable ;

Et le poète indiscret,  
— Trop, peut-être, —  
Transcrit pour vous son secret,  
A la lettre.

JOSEPH LABORIE.

## LES PETITS DÉMONS DU FOYER.

MAIS...

Encore un de ces petits mots méchants qui tombent sur la réputation comme une goutte de poison corrosif sur un visage délicat, — qui pénètrent et se cachent dans l'âme comme l'épine ou la pointe acérée s'enfonçant dans la chair.

\*\*

Nous avons flétri cet autre mot : *on dit* ; *on dit*, ce souverain du monde, méprisé partout et partout écouté, ce messager de fausses nouvelles, ce coureur de carrefour, ce colporteur de caquetages, ce briseur des amitiés.

*Mais* est plus hypocrite et par conséquent plus perfide ;  
*Mais* fait plus de mal, parce que, s'il dit moins, il fait soupçonner davantage et qu'il ne se montre doucement qu'après un compliment ;

*Mais*, c'est la contradiction qui irrite et détruit l'harmonie ;

*Mais*, c'est l'opposition qui soulève des tempêtes ;

*Mais*, c'est le soupçon qui fait maître la méfiance ;

*Mais*, c'est le souffle glacé qui refroidit l'affection et arrête le dévouement.

\*\*

*On dit*, sert le méchant sans doute, mais le plus souvent, il ne sert que la légèreté et l'étourderie ;

*Mais*, est le serviteur de la jalousie. Ecoutez : cette personne a un mérite réel, mais...  
*de la laquinerie* : vous avez raison, mais...

## LE TRAVAIL ÉPUISSANT DU SAMEDI



Lors de la fondation du "Samedi," l'an dernier, notre artiste avait juste 26 ans ; voici le dernier portrait qu'il eut de se faire prendre.

*de la méchanceté* : cette personne ferait son chemin, mais... Elle ferait une excellente amie, mais...

*de l'hypocrisie* : elle est plus habile que moi, plus intelligente même, mais...

*de la lâcheté et de l'égoïsme* : je voudrais bien vous rendre service, mais...

\*\*

Oh ! quand donc serons-nous *francs*, disant de ce qui est bien : *c'est bien*, de ce qui est beau : *c'est beau* ! sans ajouter aucune restriction !

Quand donc aurons-nous *l'esprit large*, regardant à *pleins yeux* le bien et le beau qui se montrent à nous, et ne cherchant pas, du coin de l'œil à découvrir une petite ligne un peu de travers, un petit point un peu trop foncé, un petit membre de phrase un peu moins harmonieux ?

\*\*

Prenons pour nous ce conseil d'un écrivain profondément catholique :

" Si Dieu vous disait : — *quel don veux-tu ?* — Comme vous êtes tenu par la justice de ne demander pour vous que ce qui peut, en vous, être le plus utile aux autres, répondez hardiment : *Seigneur, la largeur d'âme !*

" C'est la *largeur d'âme* qui vous fera négliger les petites offenses et qui vous apprendra à pardonner les grands torts, — c'est la *largeur d'âme* qui mettra sur vos lèvres les bonnes paroles et qui vous rendra faciles et communes les bonnes œuvres, tout particulièrement la meilleure et la plus difficile qui est de supporter les défauts d'autrui et même de ne pas les voir."

\*\*

Celui qui s'obligerait à retrancher des éloges qu'il donne le mot *mais*, éprouverait peu à peu un élargissement immense dans ses idées et dans son cœur ; et, comme une chambre largement ouverte et illuminée par toute la puissance du soleil, son âme sentirait, d'une manière presque enivrante, tout le rayonnement du beau et du bien que Dieu a donné à ses créatures.

Or, après la jouissance de *faire le bien et de se sentir bon*, il n'en est pas de plus grande, sur la terre, que celle de chercher et de comprendre le *bien et le beau* chez les autres.

## CÉSAR POUR POMPÉE

X... pour assurer un marché qui va se conclure dans la huitaine donne dix dollars d'arrhes à son vendeur.

Le vendeur n'a rien de plus pressé que d'aller les boire.

— Oh ! le malheureux ! s'écria X... en le voyant revenir plus qu'ému ; *il a pris ses arrhes pour pomper !*

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## SECONDE PARTIE

(Suite.)

Puis le colonel, s'adressant à Sans-Nez, lui demanda avec anxiété :

—Ma fille ?

—Elle vit : répondit le Parisien sans plus de précaution.

—Dans peu, vous la verrez."

A cette nouvelle, le colonel ne put maîtriser son émotion.

Il trembla de tous ses membres et chancela comme un homme ivre.

Il faillit tomber.

—Ma pauvre Blanche ! murmura-t-il d'une voix affaiblie.

—Et j'allais mourir !...

Pendant que se passait cette scène touchante, don Matapan continuait à décorer ses grenadiers.

Quand il eut terminé, il s'aperçut qu'il lui restait des plaques.

Il s'adressa à ses cavaliers :

—Vous êtes des braves aussi, tous.

—Je vous décore également."

Et une distribution recommença.

Le colonel d'Eragny regardait toute cette comédie avec l'air effaré d'un homme en proie à un mauvais rêve.

Quant à Grandmoreau et au squatter, ils se tâtèrent pour s'assurer qu'ils étaient bien éveillé, et Tête-de-Bison alla même jusqu'à demander une explication à Sans-Nez.

Mais celui-ci répondit à peine, voulant jouir de la stupéfaction du Trappeur, dont il excita la curiosité par ces mots :

—Nous en verrons bien d'autres.

Le colonel, de son côté, questionna Bouléreau.

Le squatter répondait, mais obéissant au même sentiment qui animait Sans-Nez il prenait plaisir à mettre dans ses réponses des ambiguïtés et des réticences propres à irriter l'imagination de son interlocuteur.

Une heure après, tout le monde faisait honneur au plantureux festin improvisé par les Peaux-Rouges.

Malgré les fatigues d'une nuit d'orgie et de folie, les Peaux-Rouges, le lendemain matin, étaient debout quand le soleil perça de ses premiers rayons les vapeurs qui s'étendaient comme des bandes de tulle au-dessus de la prairie.

On se préparait à un départ prochain.

M. d'Eragny était encore sous sa tente quand on vint lui annoncer que don Matapan et Sable-Avide désiraient prendre congé de lui.

—Il m'en coûte de me séparer de vous, dit don Matapan au colonel,

—J'aime beaucoup mes braves Indiens, mais je sais que votre absence sera pour moi une grande cause d'ennui et de regret.

—Je voudrais vous donner satisfaction en prolongeant notre séjour auprès de vous, répondit le colonel avec empressement : mais, vous le savez, je suis engagé avec le comte de Lincourt, et je dois rejoindre notre caravane aussitôt que possible.

—Qu'il soit donc fait comme vous le désire, répondit tristement le brave gouverneur.

—Mais laissez-moi vous adresser une dernière offre que, j'espère, vous accepterez.

—J'ai des provisions de toute sorte dans mes wagons.

—Avant de vous mettre en route, munissez-vous largement de tout ce qui pourra vous être utile.

—Poudre, plomb, balles, cartouches, vivres et boissons, tout est à votre disposition."

Les deux hommes échangèrent encore quelques paroles d'adieu et se séparèrent.

Le lendemain, dès l'aube, les trappeurs tenaient conseil.

Mademoiselle d'Eragny, Conception et Pamela étaient présentes.

Il s'agissait de prendre une décision sur une question d'importance capitale :

Quelle était la meilleure route à suivre pour rejoindre la caravane ?

Grandmoreau prit le premier la parole.

—J'ai la conviction, dit-il, que nous ne nous trouvons pas à une grande distance de nos compagnons.

—Je vais vous dire les raisons qui me font croire que quelques jours de marche à peine nous séparent d'eux.

—M. de Lincourt n'a pas dû avancer beaucoup après notre départ pour rechercher mademoiselle d'Eragny et madame Tomaho, car j'ai entendu dire par les pirates, la veille de notre supplice, qu'ils se trouvaient à une très courte distance de la caravane.

Les trappeurs firent aussitôt leurs préparatifs de départ.

Profitant de l'invitation de don Matapan, ils fouillèrent les wagons et se munirent de toutes les provisions qui pouvaient leur être utiles.

Deux heures plus tard, ils se trouvaient en pleine savanne.

La marche fut pénible et lente.

Avant d'aller plus loin, voyons ce qui advint aux gens de la caravanne du comte de Lincourt.

Il est neuf heures du matin.

La caravanne, sortie enfin de la savane, est campée sur le penchant d'une vallée peu profonde au bas d'un coteau boisé.

Au loin, du côté ouest, on découvre encore la prairie aux vastes horizons.

De l'autre côté de la vallée où est campée la caravanne, sur le sommet d'une colline, bivouaquent des Peaux-Rouges.

Ils sont peu nombreux :

Cinq à six cents au plus.

Leurs tentes de peaux sont dressées avec une certaine régularité.

Elles forment un large cercle sur le plateau qui domine la colline.

En dehors du cercle, les chevaux entravés font fête à l'herbe courte et drue qui pousse en abondance sur le sol vierge.

Au milieu de l'enceinte s'élève une tente plus grande, mieux construite et plus ornée que les autres.

C'est l'habitation de la reine blanche, la reine aux cheveux d'argent.

La souveraine indienne et ses guerriers sont en marche depuis dix jours.

Ils ont suivi les traces de la caravane et l'ont rejointe la veille.

Mais dans quel but ?

Songent-ils à recommencer une guerre qui leur a été si fatale ?

Rien dans leurs allures ne décèle leurs intentions, hostiles ou pacifiques.

Ils portent leur costume de guerre, mais sans peintures. Suivent-ils le sentier de paix ou de guerre ?

La reine, on s'en souvient, a promis formellement à M. de Lincourt de ne pas l'inquiéter dans sa marche ; mais un pareil engagement de la part d'une telle femme devait-il être scrupuleusement tenu ?

Cependant le comte de Lincourt n'était nullement convaincu de la bonne foi des Indiens.

Ses éclaireurs l'avaient prévenu dès l'avant-veille de la présence des Peaux-Rouges.

Il s'était alors contenté de les faire observer, tout en continuant sa marche.

Mais quand il les vit si près de la caravane, il prit ses dispositions pour repousser vigoureusement toute tentative hostile.

Il fit ranger les wagons comme s'il avait un siège à soutenir, plaça des sentinelles de tous côtés et attendit tranquillement que les Indiens voulussent bien faire connaître leurs intentions.

Malgré l'absence du colonel d'Eragny et des trappeurs qui sont avec lui, le convoi présente un superbe aspect.

L'effectif, dont l'état de santé est excellent, s'est aguerrí, et les moins décidés lors du départ sont devenus de véritables coureurs de prairie.

Grâce à l'énergie du comte, la discipline règne dans sa troupe.

M. de Lincourt, en compagnie de l'Anglais John Burgh, surveillait les derniers préparatifs de défense.

—Je sais, disait le comte, qu'ils ne sont pas très nombreux ; mais je ne vois pas dans quel but ils nous suivent.

—Je suis inquiet.

—Mon idée, Excellence, répondit gravement Burgh, est que, si on ne nous envoie pas d'ambassadeurs d'ici à deux heures, il faut aller demander des explications à Sa Majesté indienne.

—Je me charge de la commission.

—Et vous pouvez être certain que je ne reviendrai pas sans des renseignements complets.

—Il est évident que, ce voisinage devenant gênant, il faut aviser, et le plus tôt possible ; mais...

—Pardon, sir, interrompit l'Anglais en étendant la main dans la direction du camp indien.

—Je pense que je n'aurai pas besoin de me déranger.

—On s'agit là-bas."

Le comte tira une lorgnette marine de son sac à munitions, et la braqua du côté de l'endroit indiqué.

—En effet, dit-il.

—Un groupe assez nombreux se dirige par ici.

—Il me semble même que la reine en personne est au milieu de ses guerriers.

—Oui, c'est bien elle."

Et, tendant sa lorgnette à John Burgh, le comte ajouta :

—Voyez donc !

—Il y a cortège, ce me semble !

—Ceci nous annonce quelque cérémonie, quelque grosse affaire...

—Dont il faut se méfier, ajouta John Burgh.

—Et je me permettrai même de dire à Votre Excellence qu'elle ne saurait montrer assez de réserve et de prudence avec messieurs les Peaux-Rouges."

Pendant que le comte de Lincourt et John Burgh échangeaient leurs impressions, la reine aux cheveux d'argent et son escorte descendaient la colline.

Le cortège ne se trouvait plus qu'à une centaine de pas.

Le comte, accompagné de Main-de-Fer et de quelques hommes, sortit de ses retranchements pour aller à la rencontre de ses visiteurs.

La reine précédait de dix pas les vingt sachems qui formaient sa suite.

Vêtue à l'indienne, la tête couverte d'une sorte de résille espagnole, elle tenait de la main gauche un long et flexible rameau d'aulne, symbole de paix.

Elle marchait non avec rapidité, mais avec un certain empressement.

Comme elle, les sachems portaient le rameau de la paix.

Ils n'avaient pour arme que leur couteau à scalper pendu à la ceinture dans son fourreau de cuir brodé ou de bois sculpté.

L'attitude de tout était calme et digne.

Selon toute apparence, les négociations, qui allaient s'entamer étaient d'importance capitale.

Les deux groupes s'arrêtèrent à vingt pas l'un de l'autre.

La reine et le comte se détachèrent d'un commun accord.

Quand ils furent en présence, ils échangèrent un cérémonieux salut.

M. de Lincourt se découvrit et s'inclina profondément, comme s'il se trouvait dans le salon le plus distingué du faubourg Saint Germain.

La reine releva les plis de sa résille qui lui cachaient en partie le visage; elle salua à l'indienne en jetant à ses pieds son rameau d'aulne; puis elle plaça la main droite ouverte sur son front, et la main gauche sur le manche garni de velours rouge d'un élégant tomahawk pendu à sa ceinture.

Un long silence suivit cet échange de politesses.

Le comte en profita pour couvrir d'un regard rapide et curieux celle qui venait à lui si inopinément et non sans motifs sérieux, selon toute apparence.

Il ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

Il faillit même, lui dédaigneux et blasé, laisser échapper un cri d'admiration.

La reine était toujours cette femme superbement belle qu'il connaissait.

Mais, particularité étrange! la grâce, le charme complétaient maintenant cette mystérieuse beauté, et la corrigeaient pour ainsi dire dans ce qu'elle avait de trop solennel.

M. de Lincourt cherchait en vain à se rendre compte du changement qu'il voyait, mais qu'il ne comprenait pas.

Les cheveux de la reine, autrefois d'un blanc pur aux reflets d'argent, étaient maintenant du plus beau blond cendré.

"Pourquoi cette coquetterie?" se dit le comte.

Puis se répondant à lui-même:

"C'est en tous cas une heureuse inspiration.

"Elle est adorable ainsi."

Pendant qu'il faisait ces réflexions, la reine gardait un silence embarrassé.

Elle était visiblement émue.

Sa poitrine, se révoltant contre l'oppression qui semblait la comprimer, avait des soulèvements fréquents, inégaux.

Surmontant enfin son indécision, elle parla la première.

— Señor, dit-elle en espagnol, je vous apporte des paroles de réconciliation, de paix et d'amitié.

— Soyez donc la bienvenue, répondit le comte avec un empressement poli.

"Parlez, je vous écoute."

La reine reprit:

— Le Sauveur vous a, malgré ma volonté, fait une guerre injuste.

"Il a émuté mes guerriers.

"Il les a menacés des grandes puissances de la magie: ils ont craint les forces surnaturelles de ses médecines.

"Il a fait briller à leurs yeux l'espérance de chasser les Visages-Pâles de nos territoires de chasse.

"Ils ont cru à ses folles promesses.

"Ils sont allés au combat.

"La volonté du grand Vacondah était contre eux; ils furent trompés dans leur espoir.

"Malgré leur courage, vous les avez vaincus.

"Vous étiez moins nombreux et pourtant vous avez triomphé.

"J'avais prêté à mes guerriers leur défaite: je leur avais dénoncé les artificieuses menées du Sauveur.

"Après avoir méprisé mes avis, ils sont revenus à moi vaincus, repentants et soumis.

"Les sachems réunis m'ont juré fidélité: ils m'obéiront maintenant, eux et les guerriers."

La reine fit ici une légère pause.

Elle attendait peut-être une parole, un geste d'approbation.

Le comte se borna à répondre:

— Continuez.

"Un ami vous écoute."

La reine reprit:

— Une grande lumière s'est faite dans mes esprits.

"Je connais vos projets.

"Je sais que vous vous proposez de conquérir d'immenses richesses, dont Tête-de-Bison et vous connaissez seuls l'existence.

"Je n'ai jamais pensé à vous disputer ces richesses.

"Moi et mes guerriers, nous les dédaignons.

"Il nous faut les grandes forêts et la vaste prairie pour chasser et vivre libres au soleil du Vacondah: nous ne voulons rien de plus.

"Recherchez l'or et les richesses: nous les méprisons!

"Comte, mes paroles sont celles de vingt chefs redoutés qui m'accompagnent.

"Elles les engagent, comme elles me lient.

"Voici la proposition que je vous fais au nom de mes braves guerriers.

"Votre troupe peut encore être inquiétée avant d'arriver à son but.

"Je vous offre mon alliance."

La reine s'arrêta à ces mots, et leva un regard interrogateur sur le comte.

Celui-ci, guidé par un sentiment de prudente réserve, répondit:

— J'accepterais volontiers; mais je doute que mes hommes consentent à voir leurs parts diminuées au profit de vos guerriers.

— Je répète, fit la reine, que mes guerriers sont désintéressés.

"Ils vous prêteront leur appui, et ne vous demanderont en échange que votre amitié.

"De plus, il a été décidé, au grand conseil des sachems, que nous vous céderions la propriété du territoire où vous voulez vous établir."

Et, pour donner plus de valeur à ses généreuses propositions, la reine ajouta:

— Comte de Lincourt, n'oubliez pas que je méprise l'artifice et que le mensonge n'a jamais souillé mes lèvres.

Il n'y avait pas à douter de la bonne foi de la souveraine des Indiens.

Le comte le savait fort bien.

Toutefois il fut quelques instants sans répondre.

Il réfléchissait.

Il comparait dans son esprit les avantages et les inconvénients d'une semblable alliance.

Il se décida enfin.

Et, fixant un clair regard sur la reine, il dit à haute voix, solennellement:

— J'accepte votre alliance!

"Mes guerriers seront les frères de vos guerriers."

En entendant ces paroles, la reine ne put se défendre d'un léger tressaillement.

Le comte le remarqua.

Un vague sourire vint errer sur ses lèvres.

Sourire de satisfaction, de triomphe même.

Pensait-il à la reine?

Pensait-il à la femme?

Cependant, sur un signe de leur souveraine les sachems s'étaient approchés.

Les hommes qui formaient l'escorte du comte s'avancèrent également.

Alors commença, dans un profond silence la cérémonie de l'alliance.

D'abord la reine tira d'une gaine de cuir ouvragé un couteau à scalper, au manche d'ivoire inerusté d'or, et elle le présenta au comte.

Celui-ci donna en échange un élégant poignard italien qu'il détacha de sa ceinture.

Cette première partie du cérémonial accomplie, les sachems et les gens du comte échangèrent à leur tour couteaux et poignards, puis les Peaux-Rouges entonnèrent une sorte de chant bizarre, en brandissant les couteaux qu'ils tenaient de leurs nouveaux alliés.

Quand ils eurent terminé, l'escorte du comte leur répondit par trois bruyantes acclamations.

En ce moment, le comte fit un signe à John Burgh.

Celui-ci jeta un long cri d'appel dans la direction du camp.

Les sachems demeurèrent étonnés.

La reine adressa du regard une muette interrogation à M. de Lincourt.

Il sourit et se rapprocha d'elle.

— Vous ne m'avez pas parlé de votre frère l'Aigle-Bleu? lui demanda-t-il.

À ces paroles, le visage de la reine prit une singulière expression de tristesse et de pitié.

— Mon frère, dit-elle, a dédaigné mes sages conseils: il a méprisé les oracles, il a étouffé le feu du sacrifice sous le poids de son orgueil: je le plains.

"Mais il a combattu vaillamment son sang a coulé par mille blessures, il est mort comme un grand guerrier: que son nom reste à jamais dans le cœur et dans l'esprit des braves de sa tribu!"

Le comte avait écouté jusqu'au bout cette oraison funèbre, prononcée d'un ton grave et solennel par la reine profondément attristée.

— Cessez, lui dit-il, de regretter la mort de votre frère.

"Cet intrépide guerrier vit.

"Mes médecins l'ont nourri de ses nombreuses blessures.

"Il est mon prisonnier.

"Tout à l'heure il sera devant vous.

"C'est lui que je viens de faire appeler."

À cette nouvelle, la reine eut un tressaillement de joie.

Son visage s'éclaira d'un sourire de bonheur.

Puis à ce premier mouvement succéda soudain une vague tristesse qui surprit le comte.

— Vous êtes généreux, dit la reine.

"J'espère que mon frère a oublié sa haine contre les Visages-Pâles.

Ces derniers mots expliquaient sans doute cet air soucieux qui avait succédé à un premier élan joyeux.

La reine craignait de voir son traité d'alliance compromis par la présence de son frère.

Les sachems, eux, en apprenant que l'Aigle-Bleu vivait, avaient manifesté leur satisfaction en jetant trois grands cris et en agitant au vent les queues de renard qui ornaient leurs manteaux de peaux.

Bientôt un murmure général se fit entendre.

L'Aigle-Bleu, escorté de quatre trappeurs, sortait de l'enceinte du camp et s'approcha d'un pas lent et solennel.

Il était sans armes, mais revêtu de son grand costume de guerre.

Quand il se trouva en présence de la reine sa sœur, il échangea avec elle le salut indien; puis, s'adressant au comte, il lui dit avec autant d'emphase que de fierté:

— Le chef pâle a fait venir son prisonnier.

“ L'Aigle-Bleu attend qu'il parle.  
 “ Ses oreilles sont ouvertes.  
 — Sachem, fit le comte avec une imperceptible nuance d'ironie, vous êtes grand guerrier ; vous êtes brave, intrépide et vaillant.  
 “ Malgré votre courage et votre valeur, vous avez succombé dans la lutte que vous et vos guerriers avez engagée contre moi.  
 “ Convert de blessures, vous êtes tombé en mon pouvoir.  
 “ Je vous ai fait soigner et guérir ; puis, selon les lois de la guerre, je vous ai gardé comme prisonnier, comme otage.  
 “ Aujourd'hui, je viens de faire alliance avec la reine ; ses guerriers et les miens sont frères maintenant.  
 “ Devenez vous-même mon allié et mon frère si vous le voulez.  
 “ Pour moi, je le souhaite.  
 “ Vous n'êtes plus mon prisonnier.  
 “ Je vous donne la liberté.  
 “ Et, de plus, je vous laisse libre de me traiter en ami ou en ennemi.”

L'Aigle-Bleu jeta un regard étonné sur le comte. Puis, sans mot dire, il alla tristement se mettre au dernier rang des sachems.

M. de Lincourt et la reine échangèrent un regard ; puis, celle-ci, souriante et gracieuse, s'inclina, tendit une main amie à son allié, et lui dit à l'européenne un charmant adieu.

Bientôt elle s'éloigna avec ses guerriers. Le comte la suivit un instant du regard, et, visiblement préoccupé il reprit le chemin de son campement.

Son escorte venait à une vingtaine de pas derrière lui.

Cependant les Peaux-Rouges s'agitaient sur leur plateau.

On les vit faire des préparatifs qui annonçaient la levée de leur camp.

Ils prenaient en effet leurs dispositions pour se déplacer et se rapprocher de leurs nouveaux alliés.

Ils mettaient l'activité la plus grande à abattre leurs tentes, à rassembler leurs chevaux, à tout disposer pour le prompt transport de leur matériel.

Après une heure d'agitation et de va-et-vient, ils descendirent dans un ordre parfait le versant de la colline et vinrent s'établir dans la vallée, à cinq cents pas de l'endroit occupé par la caravane.

Les tentes furent dressées, et le camp indien reprit bientôt cette physionomie si intéressante et si pittoresque dont s'émerveille toujours un Européen, si habitué qu'il soit à la vie aventureuse de la prairie et des forêts de l'Amérique.

Dès que leur installation fut complète, les Peaux-Rouges vinrent, par escouade représentant chaque tribu, faire visite à leurs Visages-Pâles.

Il s'agissait d'organiser, conformément à la volonté de la reine, un grand festin, et de fêter ainsi le traité d'alliance qui venait d'être conclu.

Du consentement de leur chef, les gens de la caravane se mêlèrent aux Indiens, entrèrent dans leurs vucs et se mirent activement à préparer la fête.

Deux heures avant le coucher du soleil, les Indiens et les trappeurs faisaient largement honneur à un de ces plantureux repas comme on n'en improvise que dans ces contrées à peine explorées des vastes solitudes du Nouveau-Monde.

Les commencements du repas furent assez calmes et silencieux.

Mais la réserve général céda peu à peu à l'influence des vins que l'on servait à profusion.

Bientôt les sachems se départirent de leur gravité ordinaire ; les trappeurs et les squatters eux-mêmes ne tardèrent pas à afficher une aimable et entraînant gaieté.

Cependant la reine commençait à trouver désagréables les accès de gaieté de ses sachems et de leurs nouveaux amis.

Elle se leva.  
 Le comte, également lassé, et fatigué de se trouver dans une compagnie qui n'avait rien de cette distinction qu'il possédait et que par conséquent il aimait s'empressa d'imiter la reine.

Il la reconduisit jusqu'au dehors, où l'attendait une escorte d'Indiens.

Puis, tout à ses réflexions, il regagna lentement sa tente en savourant distraitement un havane.

Les premiers rayons du soleil colorent d'un rose ardent les saies blancheurs de l'aube.

Des brumes, dernières ombres de la nuit, bornent encore l'horizon à l'Occident tandis qu'une éclatante lumière s'élève et grandit du côté de l'orient.

Cinq minutes s'écoulent. . . .  
 C'est le grand jour ! . . .

Déjà l'agitation règne parmi les gens de la caravane.

Il a été dit la veille que l'on se remettrait en marche de bonne heure, et chacun fait ses préparatifs.

De même les Peaux Rouges vont et viennent dans leur camp : ils se disposent à suivre leurs nouveaux alliés.

Deux heures plus tard, la caravane était en marche.

Un détachement de Peaux Rouges formait une nombreuse avant garde, tandis que le gros de l'armée marchait à la suite des wagons.

On marcha pendant tout le jour.

Aux approches de la nuit un endroit favorable ayant été signalé l'ordre de camper fut donné.

Deux heures après, chacun faisait honneur

au repas du soir et préparait à goûter un repos bien gagné par les fatigues de la journée.

Le lendemain au matin la caravane avait le plaisir de recevoir le colonel d'Éragny et sa petite troupe qui avait été attirés par les feux du camp. Ce fut une nouvelle fête, comme on peut se l'imaginer.

Pendant un quart d'heure, ce ne fut que poignées de mains, embrassements et félicitations.

Puis vinrent les questions : Questions multipliées auxquelles Grandmoreau se chargea de répondre.

Laissons la caravane pour suivre l'action d'un autre groupe de nos acteurs.

Le soleil vient de disparaître.

Ses derniers rayons flambent encore à l'occident.

Au milieu d'une vaste plaine, sur un plateau dénudé, sont dressés en désordre une cinquantaine de tentes.

Des hommes circulent, s'agitent, parlent haut dans l'enceinte du campement.

D'autres immobiles, silencieux, isolés, sont disséminés sur les postes, aux abords du plateau.

Ce sont autant de sentinelles veillant à la sûreté de tous.

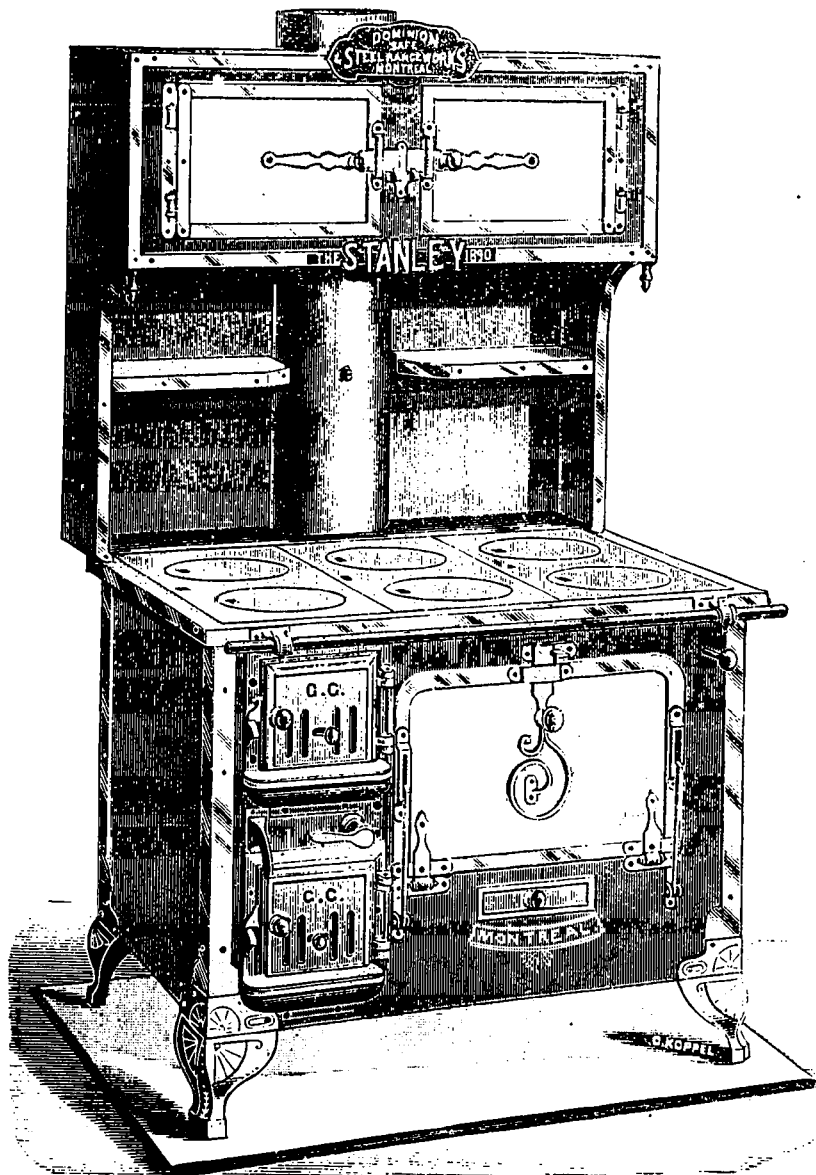
Dans la plaine déserte, une ombre fait tache sur le fauve tapis des herbes desséchées par le soleil.

Cette ombre s'avance dans la direction du campement elle marche rapidement, et, chose étrange ! sans le moindre bruit.

Malgré sa marche silencieuse, le fantôme fut aperçu par une sentinelle, qui lança un cri d'avertissement.

Aussitôt un long sifflement se fit entendre et la sentinelle reprit tranquillement sa faction en se disant :

(A suivre.)



**GODEF. CHAPELLAU**  
 Coffres-Forts et Poèles de Cuisine en Acier  
 320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
 Téléphone Bell 133.  
 Téléphone Fédéral 828.

# POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

**DE DAWSON**

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

**25 Cents la Boite.**

IMPRIMERIE

## Poirier, Bessette & Neville

10 et 12 Rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude  
MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché,  
toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars,

Livres,

Brochures,

Pamphlets,

Affiches,

Cartes de visite,

Cartes d'affaires,

Pancartes,

Entêtes de comptes,

Programmes,

Annales d'encu,

Étiquettes,

Blancs de toutes sortes

ETC., ETC., ETC.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

## Poirier, Bessette & Neville

10 et 12 RUE LEROYER.

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.  
MONTREAL.

N.B. — Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,  
32 and 34 Frankfort Street, New-York

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 10 Novembre  
Après-midi et soirée.

La Grande Compagnie de Variétés des

### Sœurs Vaidis

20—ARTISTES—20

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : — *Dear Irish Boy.*

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. Correspondance littéraire. Notes et Querries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.  
PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Coqas.  
NEW-YORK: F. W. Christen, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 93e livraison (18 Oct. 1896). TEXTE: La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. — L'École de cavalerie, par Robert de France. — La Priso, par Frédéric Dillaye. — Un serpent monstrueux. — Les insectes comestibles, par le Dr. F. David. — En esclavage, par Mme de Nanteuil. — Dans les flammes: suite de Fagblis par Dixon. Chaque numéro, 10 cent.  
ILLUSTRATIONS de Myrbael, E. Zier et Riou.  
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 59, boulevard Saint Germain, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 r 10 NOTRE-DAME

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**  
25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.  
Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norvège.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ  
JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, n'avez pas de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois d'août

**18,004 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LE MUSEE DES FAMILLES. Paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 15 Octobre 1896: Un cadet de Normandie au XVIIIe Siècle, par E. du Boisgobey. — Le prisonnier de Chillon, par Marc Monnier. — Chronique. Cause de quinze ans. — Les deux Clairons, par Arth. Bourliac. — En se cherchant, par Hip. Gauthier. — Science en famille, par L. Balthazard. — Au pays des Orangiers et des Sbrigani, par J. Guillemot. — Pour les Victimes, poésie, par H. de Borcier. — Correspondance et Concours, par Eug. Muller. — ILLUSTRATIONS par Adrien Marie, W. Daniels, Monge, Albert Guillaume, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PREMIER ABONNEMENT. Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr. à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,  
Et cent de \$1.00.

LE SIXIEME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

"LA LYRE UNIVERSELLE"  
Revue Poétique Illustrée Lamartine

DIRECTION. FORMATION. JEANES CANTON. B. RUCESUFFLOT.  
Sommaire du No 51. Mois de Septembre 1896.

SOMMAIRE. Article de fond pour l'année 1896. Avis divers. *La Savoie*, par Jules Canton. *La France et le Monde Littéraire*: Victor Hugo et l'école classique (suite) par Auguste Derille. *La vieille Chapelle* par B. Châtaig. *Les Ombres du poète* par Jules Pouchan. Dernier printemps par Maurice Nohaud. A Monsieur Schleber, par Henriette Veil. Salons de juillet et d'août 1896, par Aristide Richard. *Cantilène l'amour* par Guillemot. *Lamartine au Collège de France* (suite) par Jules Sage. *Gravure*: Le souper d'un clerc de notaire.